



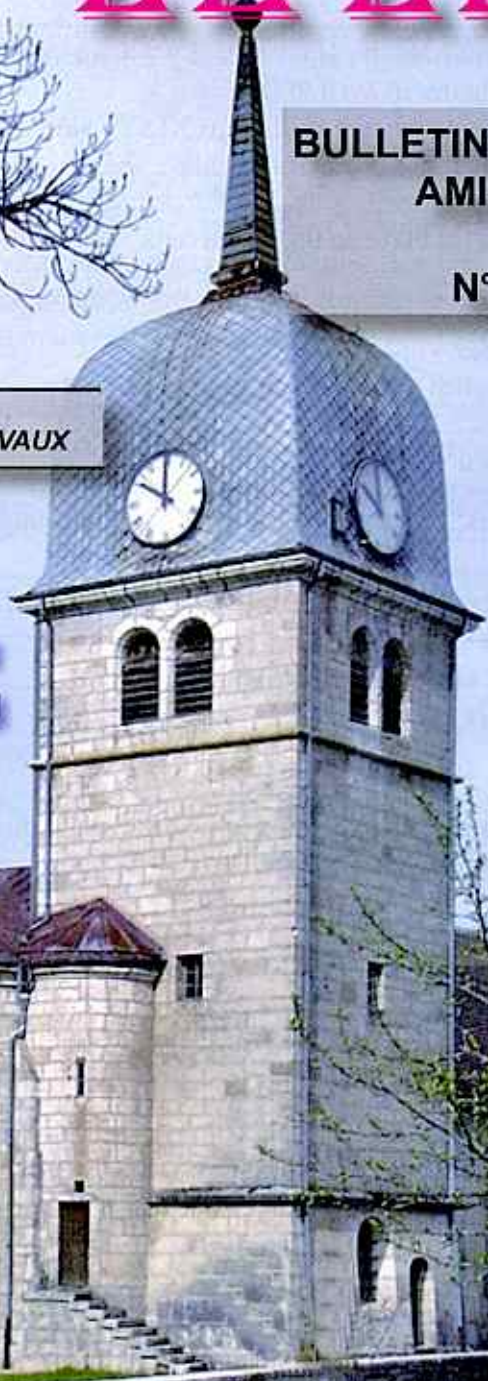
LE LIEN

BULLETIN SEMESTRIEL DES
AMIS DU GRANDVAUX

N° 67 - JUILLET 2009

Siège social : *Mairie de Grande Rivière*
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

PÊLE-MÊLE



 est imprim

GERANTE : Fabienne LACROIX 39150 GRANDE - RIVIERE

CA : 550.204.27.798

ISSN - 1166 - 7338

DEPOT LEGAL
1er Semestre 2009

SOMMAIRE

Bibliothèque		p 2
Editorial	F. Lacroix	p 3
Nos village et nos maisons du Haut Jura il y a 4 siècles.....	P. Delsalle	p 4 à 7
Assemblée Générale du 30 avril 2009		p 8, 9
La vie d'une famille de paysan-roulier au XIX ^{ème} siècle		p 9
Les horlogesde nos clochers du Grandvaux	B. Leroy	p 10, 12
L'échappement à chevilles	J.C Mayet	p 11
Vers une protection du berceau du Grandvaux		p 13 à 15
Ils ont apprécié		p 15
En patois		p 16, 17
Nos prochains rendez-vous		p 18
Les dernières nouvelles de la maison Louise Mignot		p 18
Alésia	Maryse Hugon	p 19 à 21
Le dernier tourneur d'ivoire	M. Colin	p 22 à 24
Les réflexions d'un Grandvallier expatrié il y a 62 ans	G. Cordier	p 25, 26
Les sonnets du docteur		p 27
Les cloches de mon pays	A. Decoeur	p 28
Chalet du Coin d'Aval		p 29
Exposition		p 29
Un meurtre dans le Grandvaux, en 1618.....	P. Delsalle	p 30
Souvenirs, souvenirs		p 31
Affiche		p 32

Les textes insérés dans cette publication sont sous la responsabilité de leurs auteurs et n'engagent en aucune façon l'association.

**BIBLIOTHÈQUE****Fonds local :****► Achats :**

- BARBIZIER : 15 numéros qui nous manquaient
- Travaux agricoles en Franche-Comté
- Dévotions populaires en Franche-Comté
- La crèche
- La pastorale
- Migue la Lune
- Une vie paysanne en Franche-Comté
- Les Bons Cousins Charbonniers
- François, le contrebandier
- Montagnes du Jura (géologie et paysages)

► Dons :

du CJP :

- Orgelet vive, forte et robuste
- Philibert de Châlon, Prince d'Orange
- Plateosaurus, l'histoire des dinosaures
- Dinosaures, reptiles, fossiles de France
- Et vogue la Galère !

Divers autres ouvrages nous ont été offerts par Isabelle Prudent, Jérôme Cartier et Eliane Laurent

L'ÉTÉ SERA CHAUD !

POUR LES BÉNÉVOLES DES AMIS DU GRANDVAUX !

Un Lien qui tarde à être bouclé et un emploi du temps chargé pour les mois qui viennent, l'été commence fort. Mais c'est la preuve que l'association est bien vivante. Et après le stress des préparatifs, nous aurons la récompense de notre labeur : la satisfaction des projets accomplis et le bonheur de faire plaisir à ceux à qui nous nous adressons. Un peu comme ces comédiens amateurs d'autrefois dans nos villages après la représentation finale et que nous avons essayé de retrouver (cf p. 31).

Dans ce nouveau numéro, vous trouverez des articles variés comme le sont tous les domaines qui intéressent les Amis du Grandvaux. Il n'y a pas de sujet dominant comme dans le précédent. On déborde un peu du territoire, mais il y a toujours un lien plus ou moins lointain et les Grandvalliers ont toujours été curieux de ce qui se passait au delà de leurs frontières.

Alors, bonne lecture, au rythme des vacances que l'on vous souhaite agréables.

*La présidente,
Fabienne Lacroix*

Si ce numéro du Lien arrive à temps, regardez vite la quatrième de couverture et rejoignez-nous, Grandvalliers de juillet, sur les chemins du Grandvaux aux pas des chevaux. A bientôt !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



Il ne jouera plus de l'accordéon ! Mais nous garderons de lui le souvenir d'un formidable bout-en-train.

Robert Schumacher inconditionnel des Amis du Grandvaux et fidèle de toutes nos manifestations nous a quitté en mai. Nous pensons beaucoup à son épouse qui partageait avec nous ces moments de grande convivialité.

Autre peine :

Odette Charton, veuve d'Omer Charton, l'un des fondateurs de l'association, nous a quitté également.

NOS VILLAGES ET NOS MAISONS DU HAUT JURA, IL Y A QUATRE SIÈCLES



Les documents illustrés que nous publions ici sont extraits de « tibériades ». De quoi s'agit-il ? La « tibériade » est le nom donné à certains documents cartographiques ou iconographiques, souvent des aquarelles, par référence à l'œuvre d'un juriste nommé Sassoferato, auteur en 1355 de l'ouvrage *De fluminibus seu Tyberiadis* dans lequel il recommande certaines « figures » cartographiques pour régler le procès intéressant les rives du Tibre. Il n'y a donc aucun rapport entre ces documents et le célèbre lac de Tibériade. Or, ce terme de « tibériade » est utilisé en Bourgogne et en Franche-Comté et tout particulièrement à l'époque des

Archiducs (1598-1633). L'ouvrage de Sassoferato n'a été publié qu'en 1587 mais le mot tibériade est utilisé dans les pays d'obédience bourguignonne dès la seconde moitié du quinzième siècle.

Les Archives municipales de Saint-Claude, par exemple, conservent la légende d'une « thiberiade » de 1570 aujourd'hui perdue : « Declaration et perspective de la thiberiade des habitans de St Oyan de Joux (...) ; perspective en relief dressee ». Il y a encore des tibériades bien après le temps des Archiducs. Des documents cartographiques réalisés pour résoudre des contentieux portent encore ce nom au dix-huitième siècle, notamment dans le Grandvaux.

Toutefois le plus grand nombre, et les plus belles, datent des premières décennies du dix-septième siècle, entre 1611 et 1613. Il en existe plusieurs dizaines, chacune ayant été faite en plusieurs exemplaires.

Le problème de la frontière

D'où viennent ces documents ? Leur histoire commence en 1601. Le roi de France Henri IV, qui revendique tous les territoires où la population parle la langue française, met la main sur la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex qui, auparavant appartenaient à la Savoie. Or, ces provinces (sauf le Valromey) ont une frontière avec la Franche-Comté.

En effet, le pays de Gex est frontalier depuis la source de la Valserine (au pied de la Dôle, 1671 m.)

et, en passant par Mijoux, jusqu'aux environs du village actuel de Lélex (Ain). C'est cette vallée de la Valserine qui fait l'objet de convoitises de part et d'autre.

Il en est de même pour le Bugey, qui est frontalier depuis les environs de Lélex jusqu'à l'Ain. Les villages de Sièges, Viry et Les Bouchoux pour le côté comtois, et ceux de Dortan et Arpent pour le côté savoyard devenu français, sont particulièrement contestés.

Enfin, la frontière avec la Bresse s'étend une très longue distance (une centaine de kilomètres), depuis l'Ain jusqu'aux environs de Pierre-de-Bresse au sud-ouest de Dole. De nombreuses localités sont concernées par les différends frontaliers, notamment les environs de Montfleur, Civria, Bourcia, Coligny, Saint-Amour, Savigny, Beaurepaire, Neublans, Annoire et Chaussin (qui est une enclave de Bourgogne en Comté).

Pour en finir avec les conflits frontaliers et les « terres de surséance », les Archiducs commanditent des missions de conciliation avec les provinces voisines de la Franche-Comté qui sont toutes étrangères et appartiennent souvent au royaume de France ; ils font poser des bornes et confectionner des cartes et des vues cavalières qui nous offrent des représentations du territoire. Les commissaires ou députés des pays sont envoyés sur place pour cerner les problèmes, entendre les témoignages, accorder les parties en conflit, vérifier les bornes ou en faire poser de nouvelles aux bons endroits, apposer des marques sur des arbres-repères, etc.



Sur le terrain, en compagnie des « Montagnons » du haut Jura

Dans le haut Jura, en juillet 1611, les commissaires sont assistés de plusieurs personnages, le procureur de l'abbaye de Saint-Oyan (Saint-Claude), le châtelain de Nantua, mais aussi de « Maître Henry Bouguet, docteur es droits, grand juge en la Terre de St Oyan de Joux » qui n'est autre que le célèbre démonologue, auteur du *Discours exécration des sorciers* (1602).

Les témoignages des échevins mais aussi de simples villageois sont sollicités : « avons visité la contree » en compagnie « de quatre paysans pour nous informer au vray de l'endue ». Aux Bouchoux, on voit intervenir Jean Perrier, un marchand de 70 ans, Désiré Perrier, le notaire, qui a environ 50 ans, ou encore Claude Nicod, qui est prévôt et âgé d'une quarantaine d'années. Les témoins sollicités sont souvent des personnes âgées. L'âge extrême est un atout. Roland Revillard, laboureur à Chezery, est âgé de « six vingtz ans » c'est-à-dire de 120 ans !

Le travail sur le terrain est semé d'embûches. Pour que les limites de souveraineté soient bien visibles il faut parfois défricher. C'est ainsi que, du côté de Viry, on établit « une tranchée au travers desdits bois et broussailles qui tire de l'une des bornes a l'autre au plus droict que faire se pourra en sorte que la limitation des deux souverainez demeure aparente ».

Les commissaires n'ont pas l'habitude de la montagne. Du côté des Bouchoux, ils marchent péniblement : « tirant contre la roche appelée le fourg de la Pelletta (sic) au dessoubz de laquelle estans arrivez avons tous mis pied a terre et monté avec beaucoup de peyne pour l'inexacibilité jusques au pied de ladite roche voutée en forme de fourg ».

Enfin, il arrive que les travaux sur le terrain suscitent des troubles populaires. C'est ainsi que lors de la pose des bornes, près des Bouchoux, les commissaires se plaignent : « faisons travailler sur une petite motte à l'entour de laquelle contournoit ledit chemin entre les maisons de François Marmet et de François Grandclement dict Caresme dudit Esbouchoux, nous en avons esté empeschez par lesdicts habitans des Bouchoux qui survenant a la foule sy sont oposez avec telle emotion et tumulte que nous avons esté contrainct de quicter la place ».

Après le travail sur le terrain, les commissaires font établir la représentation iconographique : « Estans retourné au logis dudit Dortans avons fait dresser la libériade des lieux susdits ». Il est difficile de savoir qui choisit l'auteur de la tibériade. A Sièges, les commissaires se contentent de dire : « avons ordonné que les parties feront dresser la tyberiadie des lieux contentieux et accorderont icelle laquelle ils mettrons entre les mains de l'un des greffiers nommez en la commission ». A Viry et à Arbent, « lesdits habitans feront dresser tiberiadie des lieux contentieux et accorderont icelle ». On ignore le nom des peintres des tibériades du haut Jura.

Les paysages



septième siècle que nous convient ces cartographes artistes.

Les tibériades constituent une source inestimable pour l'étude des paysages comtois au début du dix-septième siècle : l'habitat, le revêtement des toits, l'allure des clochers, les abords des villages sont autant d'éléments peints avec une grande précision parfois. Tandis que certaines tibériades n'offrent qu'une localisation approximative des villages, grossièrement symbolisés, d'autres fournissent une multitude de détails sur l'activité agraire, les terres labourables, les prés, les pâquis, les haies, les bois ou les clairières. Dans ce cas, c'est à une véritable plongée dans la Franche-Comté du dix-

La toponymie est parfois très précise, notamment pour les champs, les prés, les combes ou les montagnes. Voici, par exemple, « le Champs sous combe au char », « le molard de

Chalamont » c'est-à-dire le Crêt de Chalam, la « Combe du Ramble », le « Chemin des Croix », le « Ramble du Narbier », la « Combe froide », etc.

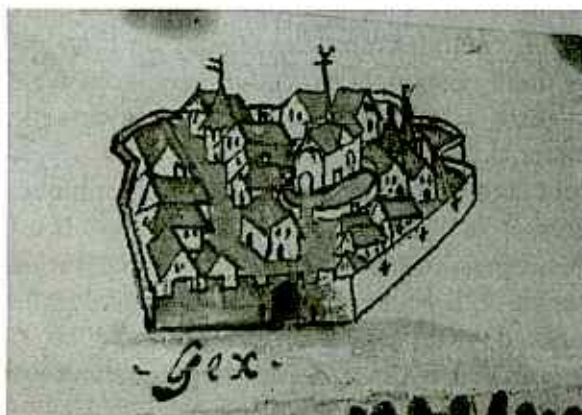
Les routes qui desservent les villages sont moins rares qu'on ne le penserait. La fonction d'une route est parfois précisée dans les procès-verbaux : « un chemin tirant de Viry a Dortans par lequel ils ont dict qu'on avoit accoustume de tout temps de tirer les boys et fustes ».

L'observation des tibériades laisse penser que la couverture forestière est relativement faible, y compris en moyenne montagne, par exemple entre les Bouchoux et la Valserine. Les peintres soulignent en effet l'aspect boisé des crêtes mais suggèrent l'absence de bois ailleurs. Sans doute faut-il y voir une trace des prélèvements intensifs dans une région où l'artisanat et l'industrie xylophages dominent.

Les nombreux méandres des principales rivières sont bien mis en évidence. Pour les modestes cours d'eau, il faut se reporter aux textes ; la « combe « appelée la vallee commune de Mijoux avoit esté delimitée par un petit ruisseau qui la traverse large d'environ trois pieds appelé la Valserine ». Au moins cinq fontaines bien identifiées apparaissent sur la tibériade des Bouchoux.

Les arbres qui servent de bornes ou de repères dans le paysage sont dessinés, comme le poirier sur le chemin de Rians à Dortan ou le « grand cerisier au hault de la montaigne » non loin de Sièges. Près des Bouchoux, les commissaires signalent les sapins qui servent de bornes : « nous avons fait marquer audict sapin une croix droicte en coste dudict soleil levant et une croix ste Andree du coste du couchant ».

L'habitat



Deux types d'habitat villageois apparaissent. D'une part, un habitat groupé avec les maisons individuelles à proximité de l'église et du château, comme à Arbentou encore à Dortan. Rians et Viry sont aussi des villages groupés. Les maisons sont proches les unes des autres. A Sièges, le peintre n'a représenté que quatre maisons individuelles. A Dortan, il y a des maisons accolées les unes aux autres, mais aussi des maisons plus isolées ; au bord du cours d'eau, on distingue nettement un moulin hydraulique. Assez fréquemment, le village est ceinturé d'arbres, ce qui traduit symboliquement

l'abondance des vergers et des jardins, comme à Arbent.

D'autre part, un habitat dispersé apparaît aussi mais uniquement dans le haut Jura, vers les Bouchoux et le val de la Serine, en amont et en aval de Mijoux. Là, les maisons s'égrènent et sont éloignées les unes des autres même lorsque leur regroupement constitue une agglomération, par exemple à Mijoux où se trouvent un moulin hydraulique et l'hôpital. Chaque dessin de maison est accompagné d'un nom, qui est probablement celui du propriétaire ou de l'occupant : Jehan Jaquet, Claude Gilart, Jehan Girod, Jean Tabusset, etc. Il serait intéressant de mener une investigation pour bien identifier chaque maison, chaque grange, en prolongeant les recherches déjà entreprises par Marc Forestier.

Les clochers sont représentés, surmontés d'un coq comme à Arbent. Parfois, ils s'apparentent à un campanile ou clocher-mur, comme peut-être à Viry.

Les châteaux sont rares dans le haut Jura ou aux abords du haut Bugy. On y voit celui de Dortan (on pense reconnaître ce qui en subsiste, notamment le gros donjon) et celui d'Arbent (un corps central et de grosses tours de chaque côté). Aucun château n'apparaît sur les tibériades des Bouchoux et de la Valserine.

Les maisons

La représentation des maisons confirme d'autres illustrations de la même époque et apporte beaucoup d'informations. Presque toutes les habitations dessinées sont des maisons-blocs, à corps de bâtiment unique pour les hommes, les animaux, les réserves de fourrage. Toutefois, dans le val de la Serine, il y a parfois un petit bâtiment accolé à un autre nettement plus grand. Il ne s'agit pas d'un grenier-fort mais d'une partie de la maison, plus modeste.

A partir des couleurs choisies par le peintre, il est difficile de déduire les matériaux de construction usités. En outre, les différentes copies d'une même carte ne donnent pas les mêmes couleurs aux toitures : ce qui était rouge ici devient bleu là, notamment aux Bouchoux.

Toutefois, les toitures, pour la plupart, sont rouges ce qui semble indiquer l'usage de la tuile. Dans certains villages, des maisons ont une toiture marron, ce qui suggère une différence par rapport aux autres demeures du même village : on songe alors au chaume. Dans d'autres localités, comme celles du val de la Serine, les toitures rouges s'opposent aux bleues, ce qui ne traduit sûrement pas l'ardoise mais probablement les *ancelles* ou *tavaillons* en bois. De même à Arbent, où toutes les toitures sont grises. Les *ancelles* étaient alors fabriquées dans divers villages du Jura, notamment dans le Grandvaux, dont c'était la spécialité depuis le quinzième siècle. On en produisait par dizaines de milliers ; d'ailleurs, elles étaient vendues par « milliers » ou par « charrées » (contenu d'un chariot).

Les cheminées ne sont pas systématiquement représentées, comme c'est le cas à Arbent ou encore à Dortan. Aux Bouchoux, elles ont été mises en évidence par l'artiste cartographe. Elles sont grandes, imposantes. S'agirait-il de tués ou tuyés ?

Les murs pignons sont souvent percés d'une grande porte et de plusieurs fenêtres, comme sur des gravures de la même période. Il en est ainsi dans le village des Bouchoux.

On distingue nettement des maisons à pans de bois ; elles sont rares : une probablement à Rians et une ou deux dans le val de la Serine. Il semble que l'habitat à pans de bois, comme l'habitat en bois uniquement, soit rare dans le haut Jura. Nous savons que vers 1504-1520, il y avait dans le village de Sièges deux maisons de pierre, sept maisons de pierre et de bois et trois autres maisons aux matériaux non précisés. Autrement dit, on construit en pierre dans la mesure des possibilités, notamment financières. Peut-être a-t-on encore les mêmes usages au début du dix-septième siècle.

Sachant que des maisons du début du dix-septième siècle subsistent, par exemple à Viry (l'une de 1601, l'autre de 1603), il serait utile de les étudier à la lueur de ces représentations. Les tibériades sont impressionnistes, simplement suggestives. Elles n'ont pas pour objet de figurer le réel mais d'aider à la décision. Toutefois, elles apportent souvent une illustration, suffisamment rare pour être appréciée, qui corrobore le témoignage des textes. Elles offrent des croquis de paysages saisis sur le vif vers 1610-1620, durant les « Trente glorieuses » des Archiducs, c'est-à-dire, pour la Franche-Comté, juste avant le cataclysme de la guerre de Trente Ans, le plus grand bouleversement que la région ait jamais connu. Ces documents, qui gardent une fraîcheur quatre cents ans après leur réalisation, restent donc comme des témoignages iconographiques irremplaçables des villages et des maisons de notre Jura.¹

Paul Delsalle



¹ Nous remercions les lecteurs qui pourraient nous fournir des précisions sur les maisons du haut Jura antérieures à 1635.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Excusés : Françoise Vespa, Maire de Saint Laurent en Grandvaux, représentée par Christine Fichot, adjointe, Michel Colin.

Remerciements à la municipalité de Saint Laurent pour le prêt de la salle.

Bienvenue à toutes les personnes présentes, parfois venues de loin et une pensée particulière aux adhérents qui nous ont quitté ainsi qu'à tous nos adhérents malades et à leurs familles respectives.

Compte rendu de l'assemblée générale du 30 avril 2008 :

Approbation à l'unanimité.

Bilan des activités de l'année écoulée :

Déjà largement relatées pour la plupart dans le Lien de décembre, elles sont juste énumérées. La maquette de la maison Louise Mignot réalisée par les élèves de l'école primaire de Saint Laurent est exposée dans le hall pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de la voir en juin.

▪ Conférence de printemps : certaines personnes sont restées un peu sur leur faim. Le titre de l'affiche laissait imaginer davantage d'information, mais elles ont pu prendre conscience de ce qu'est le travail de l'historien. Rendez-vous dans quelques années pour voir s'il a avancé dans ses conclusions!

▪ Bibliothèque : un petit groupe de personnes a travaillé cet hiver et invite ceux qui le veulent à aller visiter les lieux avec Marie-Jo Blondeau. Tous les cartons de dons sont désormais rentrés sur les rayonnages et un classement simple est en cours de réalisation. Jacotte Bailly et Colette Pouxberthe sont accueillies dans l'équipe.

41 lecteurs ont emprunté 456 livres dans l'année (pour mémoire en 2003 : 26 utilisateurs pour 249 livres empruntés)

L'association est relativement active et ouverte à tous, dans des domaines très larges. Elle s'adresse aussi bien aux scolaires (travail sur l'habitat avec l'école primaire de Saint Laurent), qu'aux personnes âgées (foyer logement Louise Mignot, visites de groupes du 3^{ème} âge au chalet), qu'aux touristes ou aux Grandvalliers (chalet, sorties, conférences, films, battages, animations...).

Les bénévoles actifs également sollicités par ailleurs dans d'autres associations souhaitent être rejoints par de nouvelles recrues disponibles, car les projets sont nombreux.

▶ 1^{er} Mai : la visite du site d'Alésia à Chaux des Crotenay

▶ Une nouvelle expo « quand les vaches avaient des cornes » au chalet du Coin d'Aval à condition qu'on trouve des objets en corne et des informations sur l'usage des cornes.

▶ Une tournée artistique accompagnée de souvenirs des théâtres dans les villages (cf p. 31).

▶ Une animation café aux voies du sel.

▶ Une participation au concours de morbier à Morbier où l'on présentera le transport du lait au chalet et la coulée d'autrefois.

▶ Les battages aux Mussillons.

▶ Le forum des associations à St Laurent.

▶ L'habitat grandvallier à la Foire du Jura

▶ La rénovation de la maison Louise Mignot et des nouveaux projets avec les scolaires.

Explications de Liliane Grandmaître : un travail autour des outils dénichés chez la Louise et des vieux métiers est envisagé avec les élèves de l'U.P.I. (unité pédagogique d'insertion) du collège Louis Bouvier de Saint Laurent à partir de la rentrée.

▶ Une nouvelle Route des Vins et du Comté en 2010

Bilan financier :

Il est présenté par Françoise Alixant et approuvé à l'unanimité.

Maison Louise Mignot :

Travaux : Il reste la zinguerie autour des cheminées et un peu de maçonnerie.

Le conseil communautaire de la Grandvallière doit délibérer sur la convention d'utilisation de la maison par les Amis du Grandvaux.

Secrétariat :

Monsieur Colin désirant se retirer du secrétariat, un appel à candidature est lancé. Une connaissance en informatique est souhaitable. Est-ce pour cette raison ? Aucun candidat à cette fonction ne se manifeste.

Elections au Conseil d'Administration :

La candidature de Monsieur Roland Pagnier est parvenue par courrier, mais il n'obtient pas le nombre de voix suffisant pour être élu. Les membres sortants : Claude Banderier, Liliane Grandmaître, Maryse Hugon et Chantal Bouvet-dit-Maréchal sont donc reconduits pour trois ans.

Pendant le dépouillement Roger Grandmaître passe le diaporama réactualisé de Madame Piard avec les voix des élèves de Saint Laurent pour ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de se rendre à la petite réception organisée à l'école en juin. Un nouvel enregistrement, avec la voix de Madame Vissière a été réalisé et permettra de présenter l'habitat grandvallier à la foire du Jura et ailleurs...

Election du bureau :

Le Conseil d'Administration, réuni le mercredi suivant, a reconduit le même bureau que précédemment, à savoir :

Trésorière : Françoise Alixant

Secrétaire : Michel Colin

Vice-Présidente : Chantal Bouvet-dit-Maréchal et Liliane Grandmaître

Présidente : Fabienne Lacroix

LA VIE D'UNE FAMILLE DE PAYSAN-ROULIER AU XIX^{EME} SIECLE (cf Lien n°64)

Le départ et le retour du roulier ont été réalisés. A charge de Roger Grandmaître, maintenant, de sélectionner les meilleurs plans de toutes les reconstitutions déjà filmées et de monter le film.

Images du tournage aux Mussillons et dans les environs en attendant la projection.



Lien n°67

Photos
Grandmaître

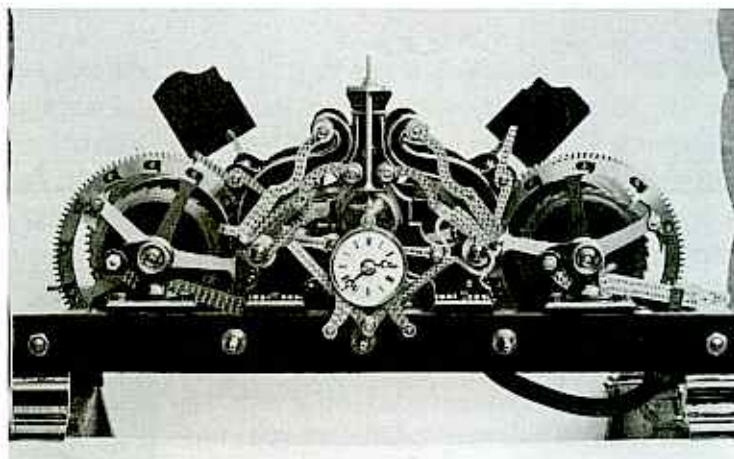
LES HORLOGES DES CLOCHERS DU GRANDVAUX

Au fil des prochains numéros du Lien, les dix horloges des clochers grandvalliers seront décrites dans leurs caractéristiques et, autant que possible leur histoire. Il est souvent peu évident de connaître la date de fabrication et surtout d'installation de ces belles mécaniques, les plus anciennes datant du XIX^{ème} siècle. A défaut de mémoire collective encore vivante, il faudra donc interroger les archives communales et les catalogues des constructeurs, d'autant que certains clochers (Château des Prés, l'Abbaye, Le Lac des Rouges Truites...), sont maintenant dotés d'horloges électriques, voire électroniques. L'origine locale de nos horloges mécaniques nous amène à débiter notre propos par des généralités sur les fabricants hauts-jurassiens et un rappel du principe de fonctionnement de ces belles machines.

Les horloges d'édifice mécaniques font désormais partie de notre patrimoine. Ce sont des témoins concrets et encore accessibles d'un savoir-faire révolu, d'une époque où adresse, imagination et astuce, palliaient efficacement la faiblesse des moyens industriels. Comment être précis alors que les machines-outils ne l'étaient guère ? C'est là qu'intervenaient toute l'intelligence et la ténacité des concepteurs et des mécaniciens.

Un savoir-faire haut-jurassien.

Ces horloges présentent d'autant plus d'intérêt qu'elles ont, pour la plupart, été fabriquées dans le Haut-Jura, à Morez, Morbier ou Foncine-le-Haut. De la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème}, on estime qu'un tiers des horloges d'édifice françaises proviennent de ces trois communes. La raison en est bien entendu une longue expérience dans la conception et la fabrication des horloges comtoises. Cependant, si de nombreuses pièces de comtoises ont pu être sous-traitées aux horlogers-paysans des plateaux (principalement Fort-du-Plasne et Le-Lac-des-Rouges-Truites pour le Grandvaux), il en allait plus de même pour la grosse horlogerie qui, elle, demandait de véritables machines, donc un minimum de précision et de force motrice.



« photo d'une horloge d'édifice Paul Odobez caractéristique de la production du début du siècle dernier » (collection Jean Cottet)

Les constructeurs étaient assez nombreux au milieu du XIX^{ème} siècle, la plupart, venant de la comtoise et s'étant diversifiés dans l'horloge de clocher. Mais, à la suite d'une spécialisation et de l'obligation de développer des réseaux commerciaux, il n'en subsistera qu'une demi-douzaine vers 1900. En même temps, on passa d'une production artisanale à une véritable industrie avec des prises de brevets, une certaine spécialisation de la main d'œuvre et des ventes dans toute la France, dans les colonies et à l'étranger. Un auteur, Philippe Monot, évalue à 300 le nombre d'horloges fabriquées dans le canton de Morez en 1900, ce qui est considérable.

Pourtant la première moitié du XX^{ème} siècle allait voir la production se réduire progressivement jusqu'à disparaître complètement après 1950. La dernière entreprise, Terrailon, successeur de Paul Odobez (horloges de Prénovel, Les Piards et Fort-du-Plasne), cessa la

fabrication avant 1970 pour se consacrer entièrement à la production des balances de ménage. Les causes de cette disparition sont évidemment à chercher dans l'évolution de la technique horlogère dans laquelle la mécanique pure céda progressivement la place à l'électromécanique puis à l'électronique.

Reste le problème de l'entretien de ces mécaniques robustes mais sujettes à l'usure. Quelques entreprises spécialisées, parfois anciens fabricants, pratiquent cette activité parallèlement à la vente et à l'installation d'horloges modernes. Mais il semble que le savoir-faire ait largement disparu, même lorsque seul un réglage est nécessaire. Ne parlons pas des cas où une pièce est cassée ! Heureusement, quelques villages ont la chance de pouvoir compter sur un tout petit nombre d'habitants ingénieux, dévoués et disponibles pour effectuer les réglages, prévenir les pannes et les détecter lorsqu'elles se produisent.

Un mécanisme simple et ingénieux.

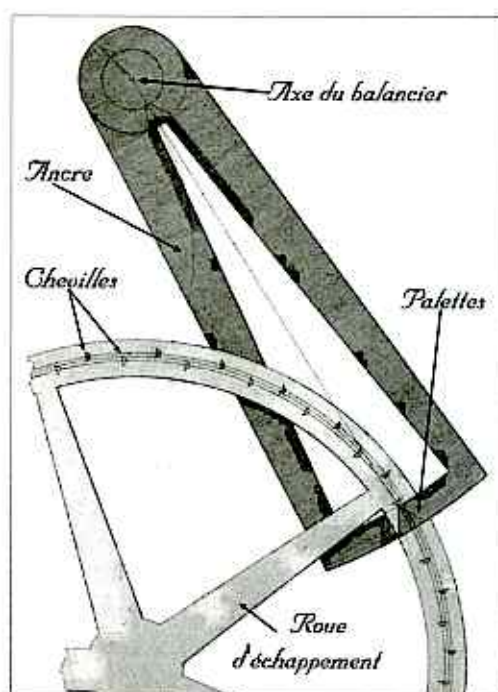
Il s'agit d'horloges horizontales. Le mécanisme, monté entre deux platines métalliques parallèles peut occuper une longueur importante (plus d'un mètre dans les modèles courants). L'ensemble est enfermé dans un meuble en bois afin de le protéger des poussières et des pollutions.

Les horloges sont placées assez haut dans le clocher, généralement sous la chambre des cloches, afin de ménager aux poids une hauteur de chute importante. La force motrice nécessaire à la rotation des aiguilles est fournie par la descente de ces poids à l'intérieur du clocher et par l'intermédiaire d'un train de roues dentées.

Il est nécessaire de régulariser le fonctionnement de ce « moteur » sans quoi l'horloge serait incapable de mesurer valablement le temps. C'est le rôle du pendule (ou balancier) dont les oscillations régulières sont entretenues par l'intermédiaire d'une pièce essentielle : l'échappement. L'encadré ci-contre, fourni par Jean-Claude Mayet, explique parfaitement le principe de l'échappement et son fonctionnement.

L'échappement à chevilles *Un peu d'histoire et quelques principes*

Le rôle d'un échappement d'horloge est d'entretenir les oscillations du balancier. Sans lui, il s'arrêterait, victime des frottements mécaniques.



Le cœur de toutes les horloges mécaniques est constitué d'un balancier et d'un échappement. Le reste de l'horloge, c'est une série de rouages qui ont pour fonction de « compter » le nombre d'oscillations du pendule en faisant tourner les aiguilles des minutes et des heures.

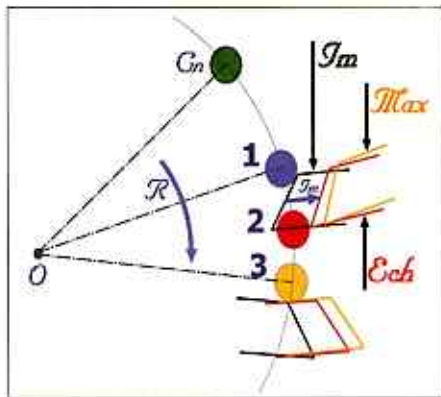
Depuis Galilée qui découvrit en 1595 les lois du pendule et Huygens qui l'appliqua aux horloges soixante ans plus tard, les progrès ont consisté à contrôler l'amplitude des oscillations du pendule, fournir une impulsion aussi brève que possible et maîtriser les perturbations mécaniques engendrées par l'échappement sur le balancier.

C'est Clément, horloger londonien, qui réalise, vers 1675, le premier échappement proche de ces contraintes. Nous pourrions en inventorier plusieurs dizaines de modèles, avec leurs avantages et inconvénients, à usages adaptés aux horloges monumentales, aux montres, aux régulateurs « garde temps », etc.

Les deux échappements les plus courants dans l'horlogerie monumentale sont ceux de Graham (1715), dit « à ancre à repos » et celui de Amant (1741) perfectionné par Lepaute dit « à chevilles ».

C'est ce dernier type qui est utilisé dans les horloges Terrailon des clochers de Prénovel et des Piards. En voici quelques explications :

L'ancre est mue par le balancier par un couplage indirect. Ici, le schéma représente ce qui se passe pendant une demi-oscillation.



Le poids moteur de l'horloge fournit le couple nécessaire (R) à la roue d'échappement (O). En position 1- noir, la cheville en glissant sur le plan incliné de la palette lui donne l'impulsion I_m .

Le balancier passe alors à la verticale. L'impulsion, très brève, se produit jusqu'à ce que la cheville « échappe » de la palette (position 2 - rouge - Ech), qui sera arrêtée dans sa chute par l'autre palette (position 3). Ce petit choc produit le fameux « tic »

Ensuite, le balancier atteint sa plus grande amplitude (Max - jaune). La même cheville donnera l'impulsion suivante au balancier dans son oscillation de retour vers la gauche. Il se produira alors le non-moins fameux « tac ». Ce cycle se répétera indéfiniment.

Jean-Claude Mayet – Juin 2009



MANUFACTURE D'HORLOGERIE MONUMENTALE

L.-D. ODOBEY CADET

5 & 6, QUAI DE L'HOPITAL — MOREZ-DU-JURA — 5 & 6, QUAI DE L'HOPITAL

INSTRUCTIONS POUR LE RÉGLAGE DES HORLOGES

PREMIÈRE OPERATION

S'informer à la gare la plus proche du jour où l'horloger de la Ligne passe pour remettre à l'heure l'horloge de la gare.

Ce jour-là, se munir d'une bonne montre et après le passage de l'horloger, prendre l'heure soit au cadran de l'instérieur, soit au cadran de la voie.

Muni de l'heure exacte, remettre l'horloge au clocher à l'heure, sans toucher au balancier.

DEUXIÈME OPERATION UNE SEMAINE APRÈS

Le même jour que la semaine précédente, (car l'horloger de la ligne passe ordinairement tous les huit jours), aller reprendre l'heure à la gare comme il est dit plus haut.

Comparer l'heure de l'horloge au clocher avec celle de la montre. Pour cette comparaison, il faut se tenir sur la sonnerie et non sur l'heure marquée par les aiguilles des cadrans, car l'état des engrenages peut apporter une petite différence entre l'heure marquée par les aiguilles et la sonnerie.

NOTER la différence entre l'heure de l'horloge et celle de la gare.

CORRECTIONS

SI L'HORLOGE AVANCE.

Il faut allonger le balancier. Pour cela on dévisse l'écran qui est placé au-dessous de la lentille. C'est-à-dire on le tourne à gauche.

SI L'HORLOGE RETARDE.

Il faut raccourcir le balancier et pour cela visser ce même écran. C'est-à-dire le tourner à droite.

La quantité dont il faut tourner cet écran dans un sens ou dans l'autre est d'environ un tour et demi pour chaque minute d'avance ou de retard en 24 heures.

Après avoir corrigé la variation par le balancier, on remettra l'horloge à l'heure.

OPÉRATIONS SUIVANTES :

On opère une troisième fois, puis une quatrième, comme il est dit pour la seconde

opération en ayant soin chaque fois de remettre l'horloge à l'heure et de noter les variations constatées.

Nota :

Il peut arriver qu'après avoir constaté une avance, et après avoir corrigé par le balancier on observe ensuite un retard. Cela indique simplement qu'à la correction précédente on aura tourné l'écran du balancier d'une trop grande quantité. Il faut alors tourner cet écran un peu moins que la quantité indiquée plus haut.

Il est bon de tenir un tableau de ces diverses opérations, comme dans l'exemple suivant :

1910. Décembre 3 — Remis l'horloge à l'heure. — Pas touché au balancier.

Décembre 10. Avance : 10 minutes, soit en un jour $10/7 = 1^{\text{h}} 42'$. — Dévisse ce jour l'écran de $1.4 \times 1 \text{ tour } 5 = 2 \text{ tours}$, environ. — Remis l'horloge à l'heure.

Décembre 17. — Avance : 2 minutes, soit en un jour 17 secondes, soit un peu plus d'un quart de minute. — Dévisse l'écran de 1 tour $5 : 4 = 1,3$ de tour à peu près.

Janvier 20. — Retard de 4 minutes, soit en un jour $4 \times 60 \text{ secondes sur } 31 \text{ jours} = 240 \text{ sur } 31 = 8 \text{ secondes } 4 \text{ peu près}$, soit $1/2$ de minute environ. Visse l'écran de 1 tour $1/2 : 7$ soit $1/5$ de tour.

Mars 30. — Avance 3 minutes, soit en un mois, moins de 1 minute $1/2$. Remis l'horloge à l'heure, pas touché au balancier. l'horloge peut être considérée comme réglée.

Remarque

On voit par ce tableau qu'après les deux premières corrections, les dates des observations sont de plus en plus espacées. Cela vient de ce qu'à mesure qu'on approche du point de réglage, les variations sont de plus en plus faibles et ne peuvent être constatées qu'au bout d'une période de plus en plus longue.

Les aiguilles sont commandées depuis l'horloge par l'intermédiaire de tringles métalliques dotées de renvois d'angle et de cardans. En hiver, c'est une source de panne dans une tour ouverte à tous les vents et sujette à des entrées de neige. L'horloge commande un mécanisme annexe disposant de sa propre source d'énergie (donc d'un ou plusieurs poids), actionnant les marteaux qui sonneront les heures, demies et quarts sur une ou plusieurs cloches. Avant l'installation de moteurs électriques à partir des années 1930, il fallait remonter fréquemment les poids, parfois tous les jours. C'était souvent la tâche des enfants, beaucoup s'en souviennent.

Nous verrons dans les prochains numéros du Lien que chacune de ces horloges possède des caractéristiques originales même lorsqu'elles proviennent du même atelier. Il faut réaliser que plus de soixante-dix ans séparent la fabrication des plus anciennes et de la plus récente. Le principe est resté fondamentalement le même mais des perfectionnements mécaniques souvent protégés par des brevets ont été constamment apportés.

(à suivre)

Bernard LEROY.

VERS UNE PROTECTION DU BERCEAU DE L'HISTOIRE DU GRANDVAUX

Maintes fois représentée dans des dépliants publicitaires et touristiques, l'image de l'église de l'Abbaye au bord du lac du même nom est emblématique de notre région. Combien de peintres n'a t'elle pas inspirés...



Le site de presqu'île sur un lac pittoresque du plateau du Jura est exceptionnel. Et il méritait d'être protégé.

En 1966, il est inscrit site naturel pittoresque pour la beauté de son panorama : « Un hameau regroupé autour de l'église monacale au plus bas d'un val où les grandes prairies ouvertes semblent descendre des hauteurs pour déverser leur vert délicat dans les eaux du lac ».

La protection de l'église au titre des monuments historiques ne semblait pas illégitime non plus, tant elle est riche de toute l'histoire du Grandvaux, mais elle n'existait pas.

Le 31 mars dernier, Monsieur Patrick Blandin, chargé de la protection des monuments historiques a proposé l'inscription de l'église de l'Abbaye à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. La commission plénière a accepté l'idée à l'unanimité. La procédure suit maintenant son cours.

Voici quelques extraits de l'analyse historique et architecturale présentée :

Au centre de la presqu'île, l'église est d'un seul tenant, intégrant la tour du clocher porche et la sacristie. Sa façade antérieure donne sur le lac. Elle conserve le dispositif XV^{ème} du portail central surmonté par une baie aux décors du XV^{ème} siècle.

Le beffroi porte trois cloches de 1621, 1819 et 1849. Le mouvement de l'horloge est transmis à quatre cadrans qui sont placés sur la couverture du clocher.

La nef à bas-côtés est voûtée d'ogives. Les arcs sont reçus par les piles hexagonales des arcades et les pilastres à deux pans des bas-côtés. Elle s'apparente à la cathédrale de Saint-Claude.

D'après l'abbé Maillot-Guy l'édification de l'église aurait débuté à la fin du XII^{ème} siècle, car elle respecte l'orientation de l'époque qui voulait que l'entrée soit au soleil couchant.

Mais on ne connaît rien sur l'église du XII^{ème} siècle, ni sur le prieuré.

L'église actuelle semble plutôt imputable au troisième quart du XV^{ème} siècle sous l'abbatit d'Etienne de Fauquier.

Il restaura le prieuré où son neveu le représentait vers 1445. Une pierre avec ses armoiries parlantes (3 faux, *fauquier* signifiant *faux en patois*), provenant de la cheminée de l'ancienne maison abbatiale, a été placée dans le bas-côté nord. Son blason figure aussi sur l'abri de la source proche (à côté de l'actuel cimetière) qui alimentait le prieuré par une canalisation en bois.

XVII^{ème} siècle

Le prieuré dut souffrir des troubles des années 1636 - 1640. Il était en état de délabrement en 1644. Les travaux donnent des indications sur sa consistance. On répare les toits de la grande et de la petite salle du prieuré, le portail qui est une tour précédée par le pont. (La presque île avait été transformée en île par des fossés.)

La galerie qui joint le portail à l'église est prête à tomber en 1657. En 1681, on nivelle des ruines, mais en 1696, il subsiste aussi une maison du sacristain (cuisine et poêle) et une tour du côté du lac.

Pour l'église, son chœur dut être reconstruit. Sa couverture était réparée en 1649. En 1655, on recouvrait le clocher. Un bénitier porte la date 1661.

On peut imputer au XVII^{ème} siècle le porche latéral nord (porte, voûte).

XVIII^{ème} siècle

On connaît par des travaux et visites certaines dispositions du prieuré, retranché de la rive par un fossé, comportant une porte dans une tour, des murailles, un bâtiment principal et un autre pour le sacristain.

Les marchés de maçonnerie et de charpente de 1729 prévoient la reconstruction de la tour du clocher, l'agrandissement des baies de l'église, la reprise des contreforts, l'agrandissement de la sacristie.

En 1757, la couverture du clocher en fer blanc dut être reprise.

XIX^{ème} siècle

La première enrayure de la charpente du clocher porte la date 1802.

En 1827, il y a reprise du dallage du chœur, de l'escalier extérieur du clocher, de contreforts et de la couverture en bardeaux du Bois d'Amont.

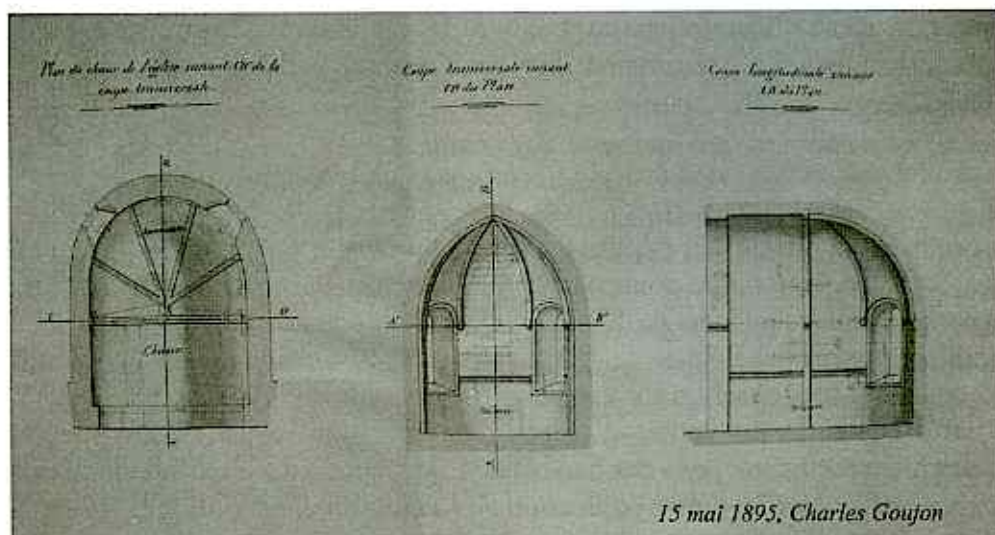
En 1870, on réalisa un dallage en ciment Vicat.

En 1871, il y eut modification de la sacristie, séparée du bâtiment sud du prieuré.

En 1872, la toiture du chœur qui était en bardeaux fut refaite en tôle.

Le projet de restauration du chœur –réfection des enduits et peinture décorative- semble avoir été réalisé.

En 1881, l'installation d'un petit orgue dans le chœur entraîna la fermeture d'une fenêtre axiale.



XX^{ème} siècle

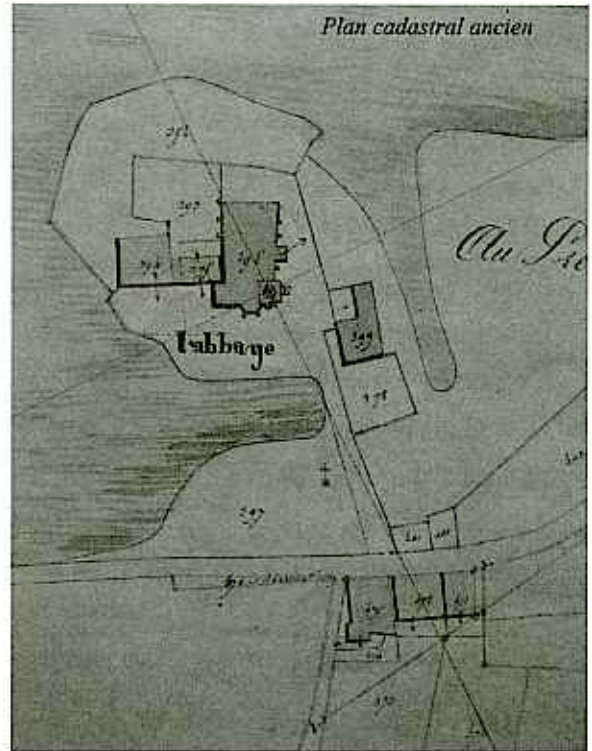
En 1902, la toiture de l'église fut refaite en tuiles.

Un local de chaufferie a été accoté au sud de la quatrième travée de la nef.

En 1974, une réfection complète de l'édifice a eu lieu au cours de laquelle l'orgue a été transporté du fond du chœur à l'emplacement de l'autel latéral nord.

Monsieur Blandin note également sans pouvoir le dater qu'une ancienne porte dans la sacristie semble avoir communiqué avec l'ancien bâtiment du prieuré ainsi que la porte de la chaufferie qui donne sur la nef.

La suite dans le prochain Lien...

**ILS ONT APPRÉCIÉ**

La classe de CE₂, CM₁ de l'école primaire Antoine Lyonnais s'est rendue au chalet du Coin d'Aval le 28 mai au cours d'une randonnée de 4 jours. Les enfants ont été très attentifs aux explications de nos maîtresses en retraite...

La dégustation de la rognure et du serra a été une découverte pour tous et un régal pour ces randonneurs curieux.



EN PATOIS :
LES MOTS DE LA MAISON

(Une) maison : mējō	(Les) tuiles : tyéla
Une maison en ruine : ò tsēza	Les bardeaux : ló tavalō
(Une) maison isolée : izulé	L'avant-toit : l avâkuvôé
(La) cour : Kō	Le chéneau : la tsémâ
La remise : la rmiz	Boucher la gouttière : rgutéyi
La cuisine : l oétâ	(La) cheminée : tsémmé
Le salon (d'hiver) : lu pékv	(Le) trou (de la cheminée) : pètei
Creuser les fondations : Kruyi lé fôdé	Ramoner : ramuné
Le mur : lu muré	(Le) ramoneur : ramunôé
Le coin (du mur) : lu Kéru	La suie : la suts
Crépir : Krépi	(La) fumée : Fumir
Pétrir (le mortier) : mélédzi	Les solives : lé pètré
L'oiseau (de maçon) : lu gré	Le plancher : pyètsi
Le seuil (de porte) : lu syyv	Ajuster (les planches) : dzèté
La claie : la pta pōpta	Les combles : Lu svuli
(La) porte : pōpta	La cloison : la galâdur
(La porte) grince : grēs	(Le) plâtre : dzi , pyétru
Ferme (la porte) : frum	La colonne de soutien : la kulna
(Le) verrou : vèryôé	(Le mur fait) une bosse : na bōea
(La) clé ; (les) clés : Eyé ; Êyé	S'écrouler : tsidrè
(La) serrure : séray	Etayer (un mur) ; un étau : pikaté ; na pwètèla
(Le) loquet : yvkè	Le lit : lu ji
La fermeture de la grange : la byra	Les cotés (du lit) : ló rèvè
(loquet en bois)	La paille : la payae
(La) fenêtre : fénétra	Le traversin : lu kôsè
Une vitre : ò karô	L'oreiller : lu kôsè
L'escalier : lóz èskali	La taie (d'oreiller) : la tè
Une marche (d'escalier) : na mètza	Une paire (de draps) : na pwèr
(Une) échelle : étilla	(Un) drap (de lit) : lâsu
(Un) échelon : éslō	(Une) couverture : kôetra
(Le) charpentier : tsépâti	La courteline : la kôetra piké
Une poutre : na pœtra	(Coucher) dans un lit non refait : a la rtsâda
La poutre faîtière : la fétir	Le vase de nuit : lu pō
Au sommet du toit : u fétédz	La bouillotte : lu krutsō
La sablière : la sablir	(La table) branle : bœdz
(Les) chevrons : tsévrvō	(Le) tiroir (de la table) : tirwé
(Le) toit : té ; kuvôé	(Une) chaise : sala
Couvrir (le toit) : rékuvri	(La chaise est) dépaillée : dèpaya
Les voliges : lè latè	S'asseoir : s asté

L'armoire à aliments : lu dréécé
 L'armoire à vaisselle : lu dréécé
 L'armoire à linge : lu tfe
 L'horloge : lu rlódzu
 Les poids (de l'horloge) : ló pè
 L'évier : l évyé
 Le puits : lu pwé
 Le poêle : fònè
 Le tuyau (du poêle) : lu t̄wiyò
 La plaque (du poêle) : la pyatnə
 Au coin du feu : u Kéru du fwà
 L'âtre : la tsèmné
 La crémaillère : la Krémayér
 Allumer (le feu) : almé
 La lampe à huile : la lãp ə ab
 La mèche : la mée
 La lanterne : lãtõfna
 La boîte à sel : la salir
 La salière : la salir
 La vaisselle : la vèsèl
 L'écuelle : l ékwala
 (Une) assiette : asita
 (Un) verre : vò

(Un) plat ébréché : pyá ébrètsá
 (Le) pot à eau : tu pē
 (Une) fourchette : fòstə
 (Une) cuiller : kwiyi
 (Un) couteau : kwité
 La louche : lu putsõ
 L'écumoire : l ékumyè
 (La) poêle : péla
 (La) cocotte : kaééroéla
 La marmite : la màmita
 L'anse (de la marmite) : lãsa
 (Le) couvercle (de la marmite) : kwéçy
 La bassine (à vaisselle) : la basnə

L'étable : la buvé
 Attacher (a vache) : atètsé
 Le gros tas de fumier : lu fèmarè
 Le saloir : lu salyóé
 Le perchoir (à poules) : lu puulayi

*Nouvel extrait de l'atlas linguistique et ethnographique
 du Jura et des Alpes du Nord par Jean Baptiste Martin
 et Gaston Tuaillon (éditions C.N.R.S.)
 appartenant à Robert Clément.*

Transcription phonétique

Vocalisme

i	i fermé de lit
é	e fermé de blé
e	e moyen
è	e ouvert de fer
ê	e dit « muet » de Grenoble
œ	e dit « muet », labialisé
à	a antérieur de patte
a	a moyen
á	a postérieur de pâte
ò	o ouvert de porte
o	o moyen
ó	o fermé de pot
u	ou fermé de boue
u	u fermé de rue
ú	eu fermé de peu
œ	eu moyen
ò	eu ouvert de peur

NOS PROCHAINS RENDEZ-VOUS

Du 14 juillet au 15 août

Mercredi et dimanche de 15 à 19 heures
ou sur rendez-vous pour les groupes de 15 personnes minimum
visites au chalet du Coin d'Aval (Fort-du-Plasne)

Du 22 juillet au 26 juillet

Voyage au pas des chevaux sur les chemins du Grandvaux

Le 13 août

à La Crochère (Chatel de Joux)
Animation autour du café aux Voies du Sel

Le 22 août

aux Marais à Morbier
Transport du lait et coulée à l'ancienne
A l'occasion du concours de morbier

Le 30 août

Aux Mussillons (Grande Rivière)
Fête des battages
autour du travail du fer et du feu (toutes les idées sont les bienvenues)

mi-septembre

Saint Laurent-en-Grandvaux
Forum des associations

Le 4 octobre

Foire du Jura
Stand patrimoine sur l'habitat grandvallier



LES DERNIERES NOUVELLES DE LA MAISON LOUISE MIGNOT

Bravo aux entreprises locales qui nous ont refait une belle toiture à l'ancienne et merci encore à la Communauté de communes et à tous les donateurs pour son financement.

Le conseil communautaire a approuvé un modèle de convention d'utilisation de la ferme par notre association pour une durée de 6 ans reconductible tous les 2 ans. La signature est imminente ! Rendez-vous dans le prochain Lien.

Le petit plus de Gilles Bourgeois : une jolie girouette qu'il offre aux Amis du Grandvaux « parce que ça ira bien avec la destination que l'on veut donner à la maison ! » Merci M. Bourgeois



ALÉSIA

« Lever de rideau de l'histoire de France »
-André Berthier-décédé fin 2000 à 94 ans.

Déjà bien traitée dans les Liens n° 30-31 et 33 de 1991-92 par Monsieur Louvier, la question d'Alésia est toujours d'actualité. De notre région, comment ne pas s'y intéresser ?

C'est Napoléon III qui imposa Alise Sainte Reine comme lieu de la bataille. Alise-Alésia : presque le même nom...

Sitôt entreprises, les fouilles mettent au jour tout ce qu'il faut trouver : fossés, brassées d'armes, pièces de monnaie... (D'ailleurs est-ce que cela prouve que nous sommes à Alésia ?)

Depuis tous temps, nombre de voix hautement compétentes contestent ce choix, prouvant même que ce n'est pas possible ! Rien n'y fait ! Pour finir de convaincre les hésitants, l'Empereur-Archéologue fait ériger sur le mont Auxois une grande statue sensée représenter Vercingétorix. La complaisance à l'égard de l'empereur continue avec le sculpteur : le visage impérial paré d'une moustache sera celui du vaillant chef gaulois...



Mais notre héros national se sent plutôt mal en territoire éduen, au centre de la Gaule en révolte, alors que l'armée romaine, depuis la région de Langres, quitte la Gaule le plus vite possible pour gagner Genève, limite nord de la province romaine, de plus, susceptible de passer à la rébellion. Non, Vercingétorix n'est pas à sa place sur ce petit plateau (97 hectares), pas très élevé (150 m en pentes douces) avec 80 000 guerriers, la population des Mandubiens (24 000, selon les partisans d'Alise) avec le bétail évalué à 50 000 bêtes en réserve de nourriture, les pâturages et l'eau? (pas d'eau sur le plateau), avec des machines pour la guerre, les maisons, les monuments etc. Et que deviennent les déchets ? Solides, liquides : des mètres cubes et des tonnes !

Alise ne correspond en rienaux indications données par Jules César dans sa « Guerre des Gaules ». On entend répondre qu'il a exagéré pour se vanter, qu'il s'est trompé, qu'il est imprécis, que la traduction est mauvaise, bref qu'il vaut mieux ne pas tenir compte de ce qui y est écrit ni de ce que disent les auteurs antiques quand ils situent Alésia en Séquanie, c'est-à-dire en Franche Comté actuelle.

Pourtant, Alésia : « foyer religieux et métropole de toute la Celtique » (Diodore de Sicile) était assurément une cité importante et très ancienne !

Fonder la recherche d'un lieu uniquement sur la toponymie, c'est risquer grandement d'être induit en erreur. Tous les noms de villes ont été modifiés, souvent méconnaissables, certains sont tombés dans l'oubli. Alésia qui a résisté à César, a souffert du siège cinq semaines au moins, puis après la défaite a été pillée, incendiée, rasée et *maudite*. Dans ce cas à cette époque-là, on n'existe plus, on perd jusqu'à son nom (comme l'explique Danielle Porte dans « L'imposture Alésia »). Les Mandubiens n'existent plus non plus : ils sont morts de faim, expulsés par Vercingétorix qui n'avait plus de nourriture.

Toute vie s'éteint donc inexorablement à Alésia en -52, pour longtemps !

Alors ? Est-il vraisemblable de retrouver une belle cité **gallo-romaine** comme à Alise à l'emplacement d'Alésia (et aucune trace d'avant le 1^{er} siècle avant Jésus Christ) ?

Afin de retrouver Alésia disparue, André Berthier fait établir un portrait-robot du site d'après les données précises et obligations recueillies dans les textes antiques, ceux de César en premier, bien sûr. L'enquête le conduit à Chaux des Crotenay en 1963. Là, c'est la stupéfaction : Alésia est sous ses yeux !

Le plateau de la Chaux avec ses 1000 hectares est l'oppidum des Mandubiens suffisamment étendu pour contenir les assiégés. « La ville est au sommet d'une colline à une grande altitude » (250 mètres, pentes escarpées). La topographie tout autour correspond à la description de César et de plus, le récit des affrontements se place sans problème en ces lieux, des traces probantes se retrouvent même encore sur le terrain.

Les autorités compétentes sont alertées, des autorisations de fouilles sont accordées en 1964-1965 par M. Malraux, en 1970 par M. Michelet, en 1971-1972 par M. Duhamel. Par la suite, il ne sera question que de rares sondages, puis plus rien : « La question d'Alésia étant réglée depuis longtemps ».

Lors des fouilles permises, on trouve lames de couteaux, débris d'armes, boucles de ceinturons, tessons de poteries romaines, clef romaine, clous... En 1972, une tranchée de drainage ouverte à la grange d'Aufferin fait apparaître des structures en forme d'entonnoirs, faisant penser aux pièges appelés « lilia », caractéristiques d'Alésia.

De plus en plus d'intéressés, et non des moindres, parcourent le site en connaissance de cause...



La Déesse d'Alésia

A notre tour, nous voici environ soixante dix avec notre guide en la personne de Danielle Porte qui, pour la bonne cause quitte sa chaire de Paris-Sorbonne pour nous conter l'histoire d'Alésia à travers les textes antiques. De longtemps nous n'avions entendu autant de latin car en Professeur rigoureux, la traduction sera tirée du texte authentique. Du solide et du concret donc !

« Comme César faisait route chez les Séquanes en traversant la frontière des Lingons... » Vercingétorix fait attaquer la tête de l'armée par ses cavaliers en embuscade de trois côtés à la fois alors qu'elle débouche dans une plaine. L'armée est très vulnérable à ce moment là : étirée sur des dizaines de kilomètres, entrecoupée de bagages, de butin, de bestiaux etc. César ne voit pas l'engagement : on le lui apprend. Aussitôt les dispositions sont prises : protection des bagages indispensables et appel immédiat aux redoutables cavaliers germains qui viennent d'être recrutés alors que Vercingétorix pense la cavalerie romaine affaiblie... Défaite des Gaulois ; l'infanterie n'a même pas eu à intervenir, c'est un vrai carnage. Les rescapés se replient sur Alésia qu'ils atteignent dans la nuit avec Vercingétorix. César y arrive au pied le lendemain. Cette plaine du combat de cavalerie décrite par César doit comporter :

- une ligne de relief qui empêche de voir ce qui se passe en tête (Côte de l'Heute)
- une hauteur sur la droite (Montsogeon)
- un cours d'eau en arrière (l'Ain)
- ne pas être trop loin d'Alésia (15 km)

La plaine de Crotenay répond aux conditions.

Après une demi heure de marche en sous bois, munis de la carte des lieux, au belvédère des Trois Vallées, nous dominons la plaine de Syam « *en longueur - enserrée entre les collines - en avant de l'oppidum. La ville proprement dite était au sommet d'une colline à une grande altitude... Le pied de la colline était de deux côtés baignés par des cours d'eau... La colline était entourée à peu de distance, de hauteurs dont l'altitude égalait la sienne* » C'est exactement ce que nous constatons !

A nos pieds, rive droite de la Saine qui est surélevée : le camp de César, grignoté par la carrière. Quand la végétation s'y prête, deux bandes parallèles apparaissent dans le grand pré, rive gauche, traces de fortifications... On imagine « *les camps qui de toute part occupaient les crêtes* »

d'où la vue plongeait... l'action se déroulait sous les yeux de tous... » Encore une fois, le paysage est en accord !

De l'oppidum, les assiégés guettent désespérément l'arrivée de l'armée de secours : on « *ne sait pas ce qu'on faisait chez les Eduens.* » où elle doit se former (Or Alise est chez les Eduens !... La Chaux qui en est loin, explique mieux cette ignorance !) Pour redonner du courage aux défaitistes, Critognatos leur dit : « *Regardez tout près de vous, cette partie de la Gaule qui, réduite en province, ayant reçu des lois, ... ploie sous une servitude éternelle* » Tout près de la province (Genève) : Alise ou la Chaux ?...



Oppidum, fragment de mur

L'armée de secours arrive enfin, énorme, (240 000 hommes) s'installe au nord. Pour délivrer les assiégés il faut venir à bout des fortifications de la plaine. De jour, de nuit, les combats échouent. C'est le Camp Nord qui va devenir le théâtre ultime des opérations. Nous nous y rendons (après un hommage involontaire au « Serpent de Crans » qui nous arrête, personne ne sait pourquoi)

Bien vu par César, ce Camp Nord comporte le maximum de fortifications pour empêcher toute armée, aussi puissante soit-elle, de déferler dans la plaine de Syam par le col de Crans. Et pourtant là, les écrits expliquent que César fut à deux doigts de la défaite car les Gaulois ont joué l'effet de surprise en contournant la côte Poire (côté nord-ouest) sans être vus. La bataille commence quand le soleil indique midi. Les assiégés doivent attaquer dans la plaine en même temps pour faire la jonction. Ils n'y arrivent pas car les fortifications sont formidables, alors ils tentent l'escalade des rochers escarpés (à leur place, « chez nous » en face du pré Grillet)

C'est l'heure de la dernière chance, César qui voit le Camp Nord flancher, va intervenir personnellement avec des troupes fraîches, prélevées aux endroits non menacés (au sud par exemple, ce qui s'explique une fois de plus, « chez nous »).

Des hauteurs qu'ils occupaient, les Gaulois le voient, vêtu de son manteau rouge de Général en Chef, « *descendre la pente, suivi de ses escadrons et de ses cohortes...* » Il a contourné le Camp Nord côté sud-est. Les attaquants de l'armée de secours sont pris à revers. Vercassivellaunos, leur chef, est arrêté. Une fois encore avec l'efficacité des cavaliers germaniques, c'est l'écrasement final des Gaulois. Les nombreux prisonniers seront distribués en tant qu'esclaves à chacun des soldats romains.



Partie du mur d'enceinte

Nous longeons l'un des murs de fortifications : le MUR GIRARD où le muguet pousse tranquillement. La belle base de tour côté nord, mieux conservée que celle côté sud, fait l'admiration de tous ceux qui la visitent ! (pour combien de temps encore, si ces vestiges ne sont pas protégés ?)

Il se fait tard, c'est le retour sur La Chaux, dernier arrêt où la route antique arrivait sur l'oppidum pour le traverser.

Voici une portion de mur « type cyclopéen ». Là, nous « remontons » plusieurs siècles avant J.C., avant les Gaulois. La trace de ce mur est reconnue sur tout son pourtour qui englobe un espace de 160 hectares... Mur d'enceinte d'une importante cité antique de Séquanie ? De plus, bordée de monuments culturels encore plus anciens... ??? (Métropole religieuse ? Une autre Histoire et d'autres visites !...)

A quand la vérité ?



Porte nord - mur Cyclopéen

Grand merci, Mademoiselle Porte, de nous avoir accompagnés et instruits en ces lieux chargés de mystère et sûrement d'Histoire. Nous voici impatients d'en connaître davantage !

En attendant nous nous dirigeons joyeusement vers l'auberge pour le casse-croûte traditionnel qui termine de façon, on ne peut plus cordiale, cette magnifique journée.

Merci au personnel du Cyclamen pour sa chaleureuse contribution !

Maryse Hugon
Photos B. Leroy

NB : La brochure « La clé d'Alésia » utilisée par Madame Porte lors de la sortie est en vente à la librairie « Le grenier fort » à Saint Laurent.

LE DERNIER TOURNEUR D'IVOIRE

S'il reste encore quelques tourneries dans la région, il n'est qu'un « tourneur » qui puisse encore nous faire revivre ce qu'était ce travail autrefois. Nous l'avons rencontré en tête à tête grâce à un ami de l'association qui a eu la gentillesse de faire « le trait d'union » nous a-t-il dit.

Passeur d'histoire, de tradition, témoin du temps, René Michaud est un des derniers tourneurs de la région de Saint Claude... mais le dernier tourneur d'ivoire.

Il travailla l'ivoire avec son beau père jusqu'à l'épuisement du stock en 1983. Il eut alors l'opportunité de racheter de nombreuses chutes à un artisan, 791 kg qui lui permirent de façonner jusqu'en 2002. (depuis environ 1930 jusqu'en 1950 il y eut plus de 150 tourneurs sur ivoire dans le canton de Saint Claude)

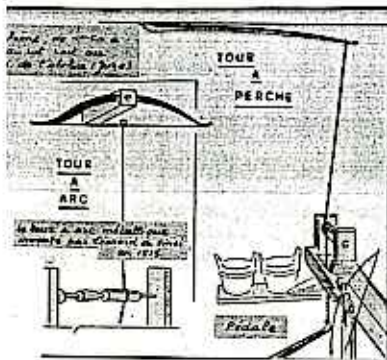
Le métier ? Il l'a appris tout jeune, le soir en rentrant de l'école, avec son père qui « tournait à domicile » (une formation qu'il complètera au centre d'apprentissage de tournerie à Moirans.)

On tournait le bois à cette époque et chaque village avait sa fabrication spécifique. Cette activité complémentaire permettait aux Gens du Haut de survivre (« On a été, dit-il, dans ma famille, tourneurs sur bois à Martigna depuis cinq générations. »)

Il travaille à Moirans dans l'électricité jusqu'en 1965. Il a 27 ans lorsqu'il rencontre Marie Claude Lançon qui devient son épouse. Il façonne alors la corne et l'ivoire avec son beau-père Lucien Lançon, (qui avait créé son entreprise à Lizon en 1934. On tournait aussi l'os, la galalithe et le corozo) Quelques années plus tard, en 1968 on lui demande pour la première fois d'accueillir un groupe pour une démonstration. Son habileté à ce travail qu'il commente d'une façon passionnée fait qu'il est de plus en plus sollicité. Il saisit alors cette opportunité et arrête de travailler pour les grossistes et les magasins dans les années 70. Progressivement il transforme l'atelier en musée d'une part et démonstrations de tournerie d'autre part. Les cars de touristes, les scolaires, les vacanciers se succèdent alors. Voilà, le personnage est situé, et c'est vraiment un personnage hors du commun si on note qu'il est aussi Chevalier dans l'ordre national du mérite depuis 1989, officier des palmes académiques en 1997, médaillé du tourisme en 2005.

Découvrons alors ce qu'était l'artisanat de la corne et de l'ivoire dans le Haut Jura.

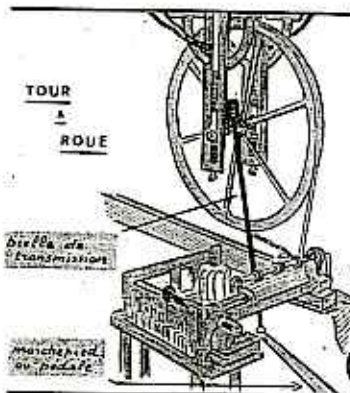
Le matériel quoique élaboré d'une façon judicieuse était assez rudimentaire.



Le tour à perche utilisé du XIV^{ème} jusqu'au XVIII^{ème} siècle remonte à la plus haute antiquité

Perche en bois d'érable ou de frêne de 1m50 à 2m50 de longueur fixée soit au plafond, soit au sol de l'atelier. En appuyant sur une pédale, un fil relié à la perche et entourant un arbre au passage, fait tourner l'objet à usiner, la flexibilité de la perche sert de rappel.

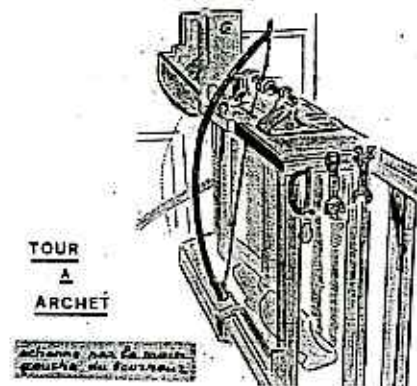
Le tour à archet surtout utilisé dans les civilisations méditerranéennes, l'est encore dans le tiers monde. Bon nombre de tourneurs s'en servent (Tunisie Maroc etc.) pour une production locale. C'est l'archet qui donne le mouvement de rotation à la pièce.



Le tour à roue appelé aussi tour à volant ou à marche pied, est utilisé dès le XV^{ème} siècle (système de la machine à coudre).

La roue désolidarisée du système était actionnée par un apprenti. L'apparition de la force hydraulique dans le Jura vers 1230 changeât les données du problème. La roue placée au-dessus du tour reçut son mouvement d'une roue à aube.

Le début de l'électrification dans le Jura vers 1892 mit fin aux commandes manuelles ou à pédale.



Monsieur Michaud utilise encore pour ses démonstrations, un tour très ancien, il a 120 ans. C'est un tour qui ne comporte pas de roulements à bille. L'axe est monté sur des paliers en bronze qu'il suffit de graisser souvent (et il tourne malgré tout à 6000 t/mn). Toutes les passes du travail sont faites avec ce seul matériel dont il équipe le nez avec des mandrins différents : la coupe avec scie circulaire, le perçage, le tournage, et il monte même une meule pour l'affûtage de ses outils car le matériau qu'il travaille est très abrasif.

Sa démonstration commence par le sciage de la corne. Une corne est creuse, seule la pointe est pleine sur une certaine longueur (plus loin nous verrons ce qu'est une corne) Il s'agit donc de couper des petits morceaux réguliers d'environ 1,5 cm de long dans cette partie pleine avec la scie circulaire montée en bout du tour (la scie fait environ 15 cm de Ø et là attention les doigts)

Changement de mandrin pour le perçage avec un foret en « corde à piano » d'un Ø d'environ 1 mm. Le perçage se fait à l'horizontale, à main levée.

Le tournage s'effectue sur un autre matériel adapté au nez du tour. La pièce percée est enfilée sur un axe légèrement plus gros que le perçage, axe tenu en bout par une contre-pointe. Commence alors le tournage proprement dit à l'aide d'une gouge : ébauche avec une gouge plate et finition avec des outils demi-ronds pour faire des billes (14 mm de Ø) des perles (jusqu'à 7 mm et même 2 mm en ivoire) ou des outils fabriqués maison, aux formes adaptées au travail à réaliser. Avec un ciseau il appointi, torsade, strie, cisèle. Il crée d'instinct. La fantaisie de son art est toute dans ses mouvements presque magiques. On ne le sent même pas concentré sur un volume précis, il imagine avec une aisance et une subtilité qui vous laissent admiratif. Pendant ces opérations la corne vole en copeaux, volutes de toutes formes. Parfois il se retourne, heureux : « vous avez vu la longueur de celui là ? »

Sur ce même tour s'adaptent des fraises ou des meules pour faire des broches, des cœurs, une multitude de petits objets souvenirs, la matière brute (la corne) toujours tenue à la main.

Reste le polissage de tous ces articles. Il s'effectue avec des tonneaux à polir tels qu'on en trouve en lunetterie. C'est une sorte de tonneau à 6 pans d'un diamètre d'environ 60 cm long de 1,50 m, qui comporte 3 compartiments. (Il tourne à environ 21 tours minute). Les deux premiers servent au dégrossissage : les pièces à polir tournent avec des granulés de pierre ponce pendant 2 jours et 2 nuits. Elles sont ensuite versées dans le 3^{ème} et tournent pendant 30 heures avec des bûchettes de hêtre ou de buis qui leur donnent douceur au toucher et brillance.

Les perles dont le diamètre sera trié au tamis, seront ensuite montées sur un fil pour faire des colliers, et lustrées manuellement à la peau de chamois.

L'atelier de démonstration est tapissé d'outils anciens, environ 2000 outils différents et toute une collection de curettes vieilles de plus de 200 ans. Certains de ces outils ont dû servir à 4 ou 8 générations. Les manches, tous en bois bien sûr, étaient adaptés au travail à effectuer, à la façon de travailler de l'exécutant. Le maître des lieux peut être fier d'avoir su conserver ce patrimoine avant qu'il ne disparaisse dans l'indifférence.

Il faut maintenant parler des matériaux utilisés qui ne sont pas connus de tous et dont certains ont des noms barbares : on a successivement utilisé l'os, la galalithe, le corozo, l'ivoire et la corne.

L'os : l'os a un aspect proche de celui de l'ivoire. Il a toujours été un substitut bon marché. L'os de bœuf ou de chameau principalement utilisé, jaunit, et cette apparence l'éloigne de la réalisation d'objet d'art, il n'est utilisé qu'à des fins réduites en volume.

La galalithe : (du grec gala=lait et lithos=pierre) C'est une matière dure à base de lait (c'est peut-être pour ça que la vache rit, faire un produit dur avec son lait !...) découverte en 1889 et dont le procédé d'obtention a été affiné par un chimiste français ; c'est donc grossièrement de la caséine (qui représente environ 30 gr de matière par litre de lait) à laquelle on a ajouté du formol et divers colorants. Se travaillant comme la corne, son aspect est proche de l'ivoire. Elle eut son temps de gloire dans les années 30 où elle servait à confectionner des stylos, des bijoux fantaisie, des boutons, des fume-cigarettes, du matériel électrique etc. C'est un produit biodégradable et anti-statique.

Le corozo : c'est la graine du fruit d'un certain palmier de l'Amazonie (le *Phytelephas Macrocarpa ...ouf* !!) C'est une graine suffisamment dure pour remplacer l'ivoire des éléphants. Un arbre peut engendrer environ 20 kg de graines par an. Il est commercialisé en Europe depuis 1865.

L'ivoire : c'est la matière principale des dents et des défenses d'animaux : éléphant,

hippopotame, phacochère, morse, narval, cachalot. En France, quand on pense ivoire, c'est préférentiellement et commercialement à l'ivoire d'éléphant. Les dents et les défenses des mammifères ont la même structure et c'est essentiellement la dentine qui les compose. On répertorie plusieurs sortes d'ivoire : *l'ivoire vert* est une qualité supérieure qui provient d'un éléphant récemment abattu, *l'ivoire de Siam* plus blanc et plus doux que l'ivoire d'Afrique, mais qui a tendance à jaunir, *l'ivoire mort* plus dur est de moindre qualité ; il est prélevé sur les carcasses, *l'ivoire fossile* vient de défenses de mammouth. Il est de couleur bleuâtre, abondant en Sibérie.

Les animaux producteurs d'ivoire ont payé un lourd tribut à la vogue de ce produit. Depuis 1989 il existe une interdiction internationale de sa commercialisation.

La corne : c'est un organe dur et pointu qui orne la tête de nombreux ruminants : c'est la protection de l'os. Elle est formée de kératine. Sa couleur dépend de la robe de l'animal, elle peut donc être noire, beige, striée de 2 tons. Elle est en partie creuse. Seule la pointe est pleine sur une longueur de 2 à 8cm pour 30% des cornes françaises. Les cornes des vaches françaises sont appelées à disparaître pour des raisons d'élevage plus pratiques. On doit donc avoir recours à l'importation. Elles viennent alors de Madagascar, du Brésil et d'Afrique du sud (dans le musée de Mr Michaud on peut voir de nombreuses cornes, Zébu, Koudou, ainsi que d'antilopes).

Les cornes venant de pays étrangers sont plus volumineuses et ont une partie pleine de 15 à 30cm. A l'importation (40 à 60 tonnes, mais 55 à 60% sont inutilisables à cause de défauts) elles sont triées pour servir à plusieurs réalisations : à Thiers ou Laguiole (au-dessus de 15cm) pour des manches de couteaux, Saint Claude (inférieures à 15cm) pour des fume-cigarettes, des tuyaux de pipe.

Les petites extrémités, 2 à 8cm, se retrouvent à Lizon chez Mr Michaud qui en fait des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets... et les résidus se transforment en broches ou pendentifs. On fait aussi des trompes avec les petites cornes entières. La partie creuse de la corne, le rouleau, est aussi travaillée différemment ; elle est refendue puis aplatie par différents procédés ; chauffée au four ou à l'eau chaude, puis mise sous presse (la première presse à aplatir date de 1815 et c'est vers 1825 qu'on la rencontre dans la région ; la corne était apparue vers 1820). Elle donnera des peignes, des couverts à salade, des chausse-pieds, des fabrications fantaisies : poissons, oiseaux, etc.



Photos Grandmaître

Le musée ?... c'est le temple de la tournerie, la caverne aux trésors, que présente Manuel, le fils de Monsieur Michaud. Ali resterait Baba devant tant d'objets spécifiques à la tournerie, glanés dans le temps, réunis ici. Tant de savoir-faire figé, de petits outils au manche façonné par l'usage, polis par la main de l'homme au travail, une main calleuse abîmée par le labeur des champs la journée, qui laisse penser à des soirées pénibles, aux heures de travail que ces paysans du haut devaient faire pour vivre ou survivre misérablement. Cela est pour la pensée du rêveur mais le bricoleur peut apprécier d'un oeil juste tous ces outils, ces gouges, ces curettes, ces ciseaux exposés. Un autre regard peut se ravir de la beauté des cornes immenses de Zébu (jusqu'à 1m40) ou d'antilopes, dégrossies au préalable par un disque de toile émeri (qui tourne à 1200 t/mn) puis glacées avec un rouleau en peau de chamois monté sur un tour (mu à l'électricité celui-là). Des réalisations de toutes sortes exécutées en corne ou autre matières nobles déjà citées, tapissent cette pièce. Tout ce qui a pu être réalisé dans le temps : du couvert à salade au bouton de chemise.

Il faudrait beaucoup de temps pour apprécier chaque objet et chaque outil qui a contribué à sa réalisation. Je suis certain que Monsieur Michaud ne se laisserait pas d'en commenter tous les détails. Il a su transmettre à son fils le goût de raconter une histoire de cette époque.

C'est aussi l'histoire d'un Monsieur hors du commun.

LES RÉFLEXIONS D'UN GRANDVALLIER EXPATRIÉ IL Y A 62 ANS

EXPATRIÉ : Le mot n'est pas juste mais adapté à la situation du moment. C'était en 1947.

Partir du GRANDVAUX, faire 500 kms et s'installer en PROVENCE, n'est pas une expatriation.

Aujourd'hui, sûrement pas. Des Français travaillent et vivent aux quatre coins du monde.

Mais en 1947, quelle était la vie d'une famille paysanne grandvallière de 7 enfants âgés de 4 à 15 ans vivant dans une petite ferme avec comme cheptel, 6 à 8 vaches, une dizaine de moutons, 1 ou 2 porcs, des poules et des lapins et deux bœufs ?

Elle était monotone et très simple mais très laborieuse. Tout au long de l'année, jour et dimanche, c'était d'abord les soins du bétail. De novembre à mai, il fallait le faire manger à l'étable. L'été, c'était nous, les enfants, qui le gardions en pâture. (nous ne fréquentions l'école que la moitié de l'année). La traite des vaches était pratiquée à la main (la machine à traire n'existait pas). C'était surtout Maman qui effectuait cette tâche biquotidienne.

Pour l'anecdote, je citerai deux souvenirs ;

--7 avril 1942, 9 heures, Maman sortait le fumier de l'étable avec une brouette. Subitement, elle me demanda d'aller chercher mon père parti débarder des sapins sur la route de CHÂTEAU DES PRÉS à LA RIXOUSE (à l'endroit où se crée actuellement une route). Je m'y rends en bicyclette que je lui laisse pour rentrer. A mon retour avec les bœufs, mon frère Jean était né.

--30 août 1943, dans l'après midi nous ramassions l'orge « sur les côtes » Maman était sur la voiture tirée par les bœufs et plaçait les javelles que lui faisait passer mon père. Ce soir là naissait mon frère cadet René.

Ce n'était pas X semaines de congés de maternité pendant et après la grossesse.

Maman soignait donc les bêtes, mais elle faisait aussi la lessive, bien entendu sans machine. Pour les draps, elle faisait passer de l'eau chaude, chauffée dans la chaudière à bois, à travers de la cendre. (Omo et soupline n'existaient pas) La vaisselle était faite avec des cristaux de soude. (Paic n'était pas d'actualité). Maman tricotait et reprisait pull-overs, caches nez, chaussettes, avec de la laine de nos moutons que nous faisons filer à BALANOD. Elle avait même confectionné mes premiers pantalons longs en se servant de la capote de pompier de mon père. Elle nous faisait également des chemises, sans jamais avoir appris le métier de couturière. Elle faisait aussi la cuisine. Ce n'était pas certes des recettes très élaborées : De la soupe dans laquelle cuisait un morceau de porc salé. Le saloir était renouvelé 2 fois par an par la viande des porcs que nous élevions. C'était mon père qui préparait le boudin, les saucisses de viande et de choux et la saumure pour conserver la viande (Le réfrigérateur et le congélateur n'étaient pas de mode). Le repas c'était aussi une poêlée de pommes de terre coupées en dés et cuites avec du saindoux. Quelque-fois le dimanche, un lapin ou un poulet de la basse-cour. De la viande de boucherie (un pot au feu) pour PAQUES et pour NOËL.

Mais Maman participait aussi aux travaux de la ferme, au jardin potager, à la fenaison et aux moissons. QUELLE VOLONTE !

Mon père n'était pas en reste avec les travaux de la ferme : labourer pour semer un peu d'orge, faucher et rentrer du fourrage pour nourrir le bétail pendant les longs hivers jurassiens. Faire pousser des pommes de terre pour la nourriture de la famille mais aussi, des betteraves pour les animaux.

Quel revenu était produit par tout ce travail ?

Celui d'un peu de lait porté à la fromagerie des BEZ. Ce ne devait sûrement pas représenter une grande ressource.

Alors pour faire quelques rentrées complémentaires, mon père débardait des sapins avec ses bœufs. Rude et dangereux métier. L'hiver, il s'employait également à fabriquer des seaux en bois. Quelle patience et quel talent pour découper les planches achetées brutes, les raboter, les ajuster, faire le fond, tout à la main. Ses seuls outils : la scie à refendre, la varlope, le rabot, le trusquin, le couteau à deux mains.

Pourquoi n'ais-je pas suivi avec plus d'attention son travail ? « Ah !... si jeunesse savait et vieillesse pouvait » !

Tout cela était donc une vie bien laborieuse mais qui devait être bien complexe pour élever une famille de 7 enfants. 9 bouches à nourrir, sans allocations familiales, ni sécurité sociale, avec de si maigres revenus. D'autant que nous venions de vivre la guerre de 39/45 avec tous ses problèmes. Un besoin crucial se manifestait intensément. Il fallait trouver des ressources supplémentaires.

Que faire ? La ferme était trop petite. Des recherches dans le bas-Jura ne s'étaient pas concrétisées. Le besoin devenait de plus en plus pressant. J'avais bientôt 15 ans et je pouvais donc travailler, mais où et que faire ?

La visite d'une assistante sociale déclencha le processus. Mon père fit une visite dans le Midi, en revint enthousiaste, peut-être comme un grandvallier à l'âme de roulier.

Les bœufs et le matériel agricole vendus, les vaches, quelques moutons, les poules et les lapins embarqués dans un wagon à la gare de SAINT LAURENT avec comme accompagnateur Raymond BENOIT des CHAUVINS et moi-même.

Par ailleurs, les meubles chargés dans un camion en laissant un vide pour 4 ou 5 personnes qui ne pouvaient entrer dans la cabine, fin mars 1947, les CORDIER des BRENETS s'expatrièrent en Haute Provence.

Quel courage ! ou quelle inconscience ! je me garderai de juger parce-que le besoin devait être fort et urgent mais, partir avec 7 enfants de 4 à 15 ans pour l'inconnu mérite un coup de chapeau.

Arrivés dans une maison sans électricité, sans aménagements pour recevoir les vaches (la PROVENCE n'est pas une région d'élevage de bovidés) il fallut s'adapter à tout. Nouvelles façons de travailler. L'herbe ne pousse pas facilement avec la sécheresse. Travailler la vigne nécessite un apprentissage. Couper le blé avec une moissonneuse-lieuse, labourer avec un tracteur a nécessité une totale remise en question.

S'intégrer fût également difficile. Encore une anecdote : Avec Raymond BENOIT et mon père nous sommes rentrés au bar du village le dimanche suivant notre arrivée ; la salle était pleine de joueurs de cartes. En écoutant leurs conversations, j'en déduis qu'ils étaient tous étrangers. En fait ils parlaient tous le patois provençal qui pour nous était incompréhensible. Nous avons beaucoup souffert de cette situation. Avec mes frères et sœurs, nous avons, petit à petit, réussi à prendre notre place. Notre père ne nous a jamais fait sentir son désappointement, parce qu'il était fort comme un grandvallier. Quand à notre maman, elle a eu beaucoup de mal à vivre cette nouvelle vie malgré sa force de caractère.

Tous deux avaient sûrement comme l'écrivait le savant grandvallier Louis BOUVIER :

« L'esprit foncier du GRANDVAUX, la ténacité grandvallière et sa puissance d'adaptation aux nécessités des époques, la devise était TRAVAIL. »

Ils nous ont inculqués ces notions.

Ils reposent tous deux au cimetière de BRIGNOLES (83) après une vie remplie de travail et de sacrifices. Nous les enfants, nous avons construit la nôtre sans ressentir ce changement de région. La jeunesse donne des facultés d'adaptation.

Mais ils sont partis sans nous avoir parlé de la famille. En GRANDVAUX nous étions peut-être trop jeunes. En PROVENCE, le commentaire devait être déplacé. C'est pourquoi, j'ai tenu 62 ans après, à organiser cette « cousinade » pour recréer un contact familial avec les descendants des CORDIER et des MUSSILLON. Depuis, j'ai l'impression d'être à nouveau Grandvallier. J'ai recensé plus de 1000 personnes des deux descendance. Je souhaite continuer avec toutes celles et tout ceux qui voudront bien m'aider. Je souhaite aussi diriger mes recherches du côté des POINSARD, ma grand-mère paternelle et des BENOIT, ma grand-mère maternelle.

Merci à toutes les cousines et les cousins qui m'ont ouvert leurs portes et fourni des renseignements généalogiques qui m'ont permis de commencer la recherche de nos aïeux. Ils m'ont également donné le grand plaisir de les rencontrer le 21 mai dernier.

Un dernier mot pour féliciter l'équipe du LIEN qui m'a permis de m'exprimer sur une période de ma vie qui m'a profondément marqué.

VIVE LES AMIS DU GRANDVAUX

Gilbert CORDIER

Au hasard d'un tri dans les archives des Amis du Grandvaux, j'ai mis la main sur les photocopies d'un recueil imprimé en 1884, intitulé « Les sonnets du docteur » mais ne mentionnant pas l'auteur.

En voici deux extraits :

LES GAUDES

Aux sommets du Jura le ciel pâlit à peine.
L'oiseau n'a pas encore quitté l'abri des bois,
Et déjà, s'échappant du front des humbles toits,
La fumée en flots gris se répand sur la plaine.

Levée avant le jour et tournant le fuseau,
La mère est là, veillant, près du feu qui pétille,
Sur la marmite où chante et s'épaissit dans l'eau
Le maïs blond, régal de la jeune famille.

A son appel, voilà les enfants réunis ;
Et c'est plaisir de voir leurs museaux réjouis
Baignés dans la vapeur de leurs assiettes chaudes.

Puis dans les prés, où l'aube éclaire leur chemin,
S'en vont, poussant les bœufs, une perche à la main,
Les petits Francs-Comtois tout barbouillés de gaudes.

Dans un autre genre :

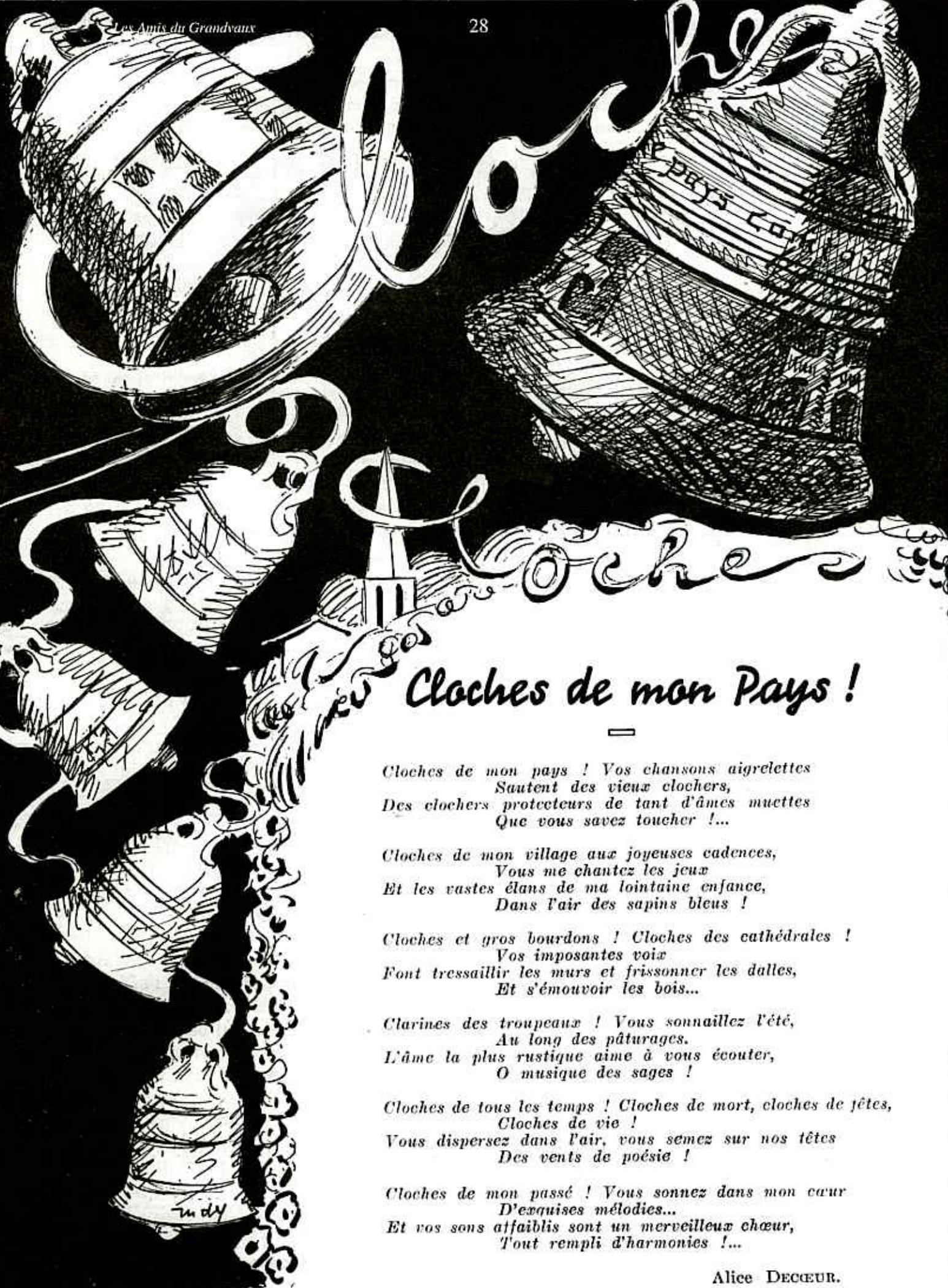
LE RHUME DE CERVEAU

Où donc t'ai-je pincée, absurde phlegmasie,
Stupide coryza, catarrhe insidieux ?
Mon pouls est enfiévré, ma pensée obscurcie.
Coulez, ma pituitaire, et vous, pleurez, mes yeux !

L'éternuement secoue en vain mon inertie.
Pidoux avec Trousseau, docteurs judicieux,
N'opposant qu'un mouchoir au mal capricieux,
Croient qu'il faut le traiter par la diplomatie.

Eh bien ! Je resterai farouche en mon fauteuil,
Les pieds sur les chenets et condamnant mon seuil :
L'isolement convient à ma face piteuse.

Et j'aurai des mouchoirs en nombre indéfini.
J'en veux mouiller autant qu'un évêque en béni,
Car je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma blanchisseuse !



Cloches de mon Pays !

*Cloches de mon pays ! Vos chansons aigrettes
Sautent des vieux clochers,
Des clochers protecteurs de tant d'âmes muettes
Que vous savez toucher !...*

*Cloches de mon village aux joyeuses cadences,
Vous me chantez les jeux
Et les vastes élans de ma lointaine enfance,
Dans l'air des sapins bleus !*

*Cloches et gros bourdons ! Cloches des cathédrales !
Vos imposantes voix
Font tressaillir les murs et frissonner les dalles,
Et s'émouvoir les bois...*

*Clarines des troupeaux ! Vous sonnaillez l'été,
Au long des pâturages.
L'âme la plus rustique aime à vous écouter,
O musique des sages !*

*Cloches de tous les temps ! Cloches de mort, cloches de fêtes,
Cloches de vie !
Vous dispersez dans l'air, vous semez sur nos têtes
Des vents de poésie !*

*Cloches de mon passé ! Vous sonnez dans mon cœur
D'exquises mélodies...
Et vos sons affaiblis sont un merveilleux chœur,
Tout rempli d'harmonies !...*

Alice DECŒUR.

CHALET DU COIN D'AVAL

Après l'alimentation des vaches autrefois, nous avons voulu aborder cette année le sujet des cornes, avant que cet ornement n'ait complètement disparu de la tête de nos Montbéliardes. N'avez-vous pas déjà entendu parlé de recherches visant même à faire naître des bovidés dont les cornes ne pousseraient plus ? Pourtant, elles ont bien leur utilité et l'utilisation de la corne a connu ses heures de gloire avant de finir en copeaux dans les composteurs des « écolos » (cf article pages 22 à 24).

Manches de couteaux, couverts à salade, tabatières, cornes de berger ou perles de chapelet... seront exposés cet été au chalet. Venez découvrir ces objets ou apportez-nous ceux que nous aurions oubliés de présenter, le temps d'une expo. Merci et à bientôt !

Nouveau !

Mieux faire connaître notre chalet et le patrimoine grandvallier grâce à la Conservation départementale d'histoire naturelle, archéologie et ethnologie.

Désormais, le chalet du Coin d'Aval fait partie d'une liste de 19 musées du Jura figurant sur le guide « Jura, des métiers et des hommes » qui offre les avantages d'un passeport entre ces musées. Il est également présent sur le site de la Conservation départementale: www.juramusées.com

Utilisation du passeport:

Lors de la première visite de l'un des musées participants, on délivre au visiteur le Pass Juramusées. Sur présentation de celui-ci dans les autres musées, les visites suivantes sont à tarif réduit. La cinquième visite est gratuite.

A partir de la troisième visite validée, il est possible de participer à un tirage au sort pour gagner un « week-end découverte » pour 2 personnes, offert par le Comité Départemental du Tourisme du Jura



EXPOSITION

Une exposition de peinture sur le thème des travaux d'antan aura lieu aux Moussières, salle des dolines du 18 au 31 juillet 2009. A cette occasion, largement inspirée par les activités de notre association, Andrée Fearnhead, artiste amateur, fille d'Albertine et de Noël Gaillard, mettra en vente une trentaine d'œuvres non encadrées au profit des Amis du Grandvaux. Les fonds récoltés seront destinés à la restauration de la maison Mignot. A travers ce geste, elle nous rappelle l'engagement de son papa pour le Grandvaux et nous prouve qu'elle en a hérité ainsi que de son sens de la générosité.

D'avance, nous la remercions pour ce don.



Peinture à l'huile : Andrée Fearnhead

A. Fearnhead

UN MEURTRE DANS LE GRANDVAUX, EN 1618

Les familles Le Bel et Laurent figurent parmi les plus anciennes qui soient attestées dans le Grandvaux : elles sont mentionnées dès avant la guerre de Trente Ans (1618-1648), au cours de laquelle la population de Franche-Comté fut en grande partie décimée. Au début du XVII^{ème} siècle, Claude Laurent, surnommé Perrin, avait deux fils, tous deux prénommés Claude. Les habitants du Lac des Rouges Truites, où ils vivaient, avaient pris l'habitude de distinguer « Claude le Vieil » de « Claude le Jeune ».

A la fin de l'année 1617, Claude Laurent le Jeune entra en conflit avec l'un de ses voisins, Jean le Bel. Le premier était soupçonné de fréquenter la « chambrière » du second. Jean le Bel l'accusait d'avoir eu « connaissance charnelle » avec sa domestique et d'avoir abusé d'elle ; elle était de surcroît enceinte. Furieux, il prévint Claude Laurent qu'il n'aurait pas l'enfant ! Ce dernier se défendit et nia en bloc. L'autre ne voulut rien entendre, s'emporta et, au moyen de la hache qu'il tenait à la main, tenta de frapper Claude Laurent ; celui-ci évita le coup qui aurait pu être fatal. Cette dispute eut lieu en présence d'un témoin le 15 décembre 1617.

Trois semaines plus tard, le 8 janvier 1618, vers « une heure de minuit », Jean le Bel rentrait chez lui. Il revenait de chez Jacques Pont, « de Joux² audit Grandvaux » où il avait participé à un festin. Au moment où il arrivait au village du Lac des Rouges Truites, il rencontra plusieurs filles « qui alloient passer le temps ». Comment interpréter cette phrase ? Nous sommes en plein hiver, au milieu du Grandvaux, à une heure du matin. Selon nos calculs, le 8 janvier 1618 tombait un lundi. Peut-être revenaient-elles aussi d'une fête dans le voisinage, organisée le dimanche soir. Toujours est-il que, parmi ces filles, Jean le Bel reconnut une sœur des deux Claude Laurent. En passant à sa hauteur, il lui donna « un si rude coup de la main qu'elle en fut atterrée ». Elle se plaignit alors à ses compagnes. Jean le Bel aperçut alors une autre sœur des Laurent, qu'il essaya en vain de frapper, car elle prit la fuite.

Sans décollérer, il se rendit ensuite au logis des Laurent et heurta à la porte de la maison. Claude le Jeune vint ouvrir et, reconnaissant le visiteur, sortit. Jean le Bel lui tint des propos « tendant à querelle », avant de lancer une pierre qui fit choir le chapeau de son ennemi. Il s'approcha alors pour lui mettre la main « au collet ». Claude le Jeune, se voyant en danger, appela : « A l'aide ! ». Claude le Vieil sortit aussitôt de la maison, muni d'un bâton non ferré. Voyant son frère en mauvaise posture, il asséna quelques coups à Jean le Bel « pour lui faire lâcher prise ». S'étant dégagé, Claude le Jeune se saisit du bâton et frappa lui aussi.

Jean le Bel rentra chez lui, blessé. Au bout de quelques jours d'agonie, il « termina vie par mort ». Craignant les rigueurs de la justice, les deux frères Laurent quittèrent alors discrètement la région. Selon la coutume, ils sollicitèrent la bienveillance du souverain, en l'occurrence les archiducs Albert et Isabelle³, qui accordèrent leur pardon par une lettre de rémission. Obtenu moyennant finance, ce document gracieait les coupables et leur permettait de rentrer au pays la tête haute. C'est cette pièce d'archives que nous avons retrouvée⁴. Elle rend compte d'un fait-divers survenu dans le Grandvaux, une nuit de l'hiver 1617-1618, mais procure aussi nombre d'informations sur la vie quotidienne au village à cette époque, du sort des servantes aux prénoms de prédilection, du sens de l'honneur aux pratiques de la convivialité et de la solidarité familiale aux formes de la violence.

Paul Delsalle

² Peut-être s'agit-il de la forêt de la Joux-Devant.

³ Paul DELSALLE, *La Franche-Comté au temps des archiducs Albert et Isabelle, 1598-1633. Documents*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2002 ; cf. le chapitre 10.

⁴ Ce document se trouve dans un registre conservé aux Archives départementales du Nord, à Lille.

SOUVENIRS, SOUVENIRS !

Avant la télévision, les gens de nos villages avaient d'autres distractions.

Il y avait, entre autre, dans chaque commune, une petite troupe de comédiens amateurs qui donnaient leurs représentations dans la salle du village parfois dotée d'une scène de théâtre. C'était souvent la salle paroissiale, car l'initiative de ces expériences théâtrales venait presque toujours du curé.

Les Grandvalliers se retrouvaient en soirée pour partager de bons moments. Combien d'heures passées ensemble à réaliser les costumes, les décors, les programmes, répéter les textes et les gestes et combien de rigolades avant la représentation.

Toutes ces activités étaient encadrées par des associations comme « L'Amicale Chatelande » à Château des Prés ou « L'Espérance » à Chaux du Dombief.

Extraits des statuts de cette dernière (07/01/1939) :

Statuts de la société "L'Espérance" A S 08071 de Chaux du Dombief (Jura)



D.A.

Article 1^{er} - Est formé entre adhérents aux présents statuts une association comprise aux articles 25 et 6 de la loi du 10 juillet 1901, sous le nom de "L'Espérance". Son siège social est à Chaux du Dombief, salle des fêtes, il pourra être transféré par tout ailleurs, par décision de conseil. Sa durée est illimitée.

Article 2^e - La société a pour but de promouvoir, de soutenir, de favoriser les œuvres d'éducation populaire notamment :

- 1^o Les réunions, les institutions ayant pour but, le développement de l'instruction, les cours professionnels, ménagers, agricoles etc.
- 2^o Les œuvres sociales artistiques.
- 3^o Les réunions d'éducation physique, de gymnastique, de préparation militaire.
- 4^o Toutes les initiatives, de nature à retenir et à attacher au sol natal.
- 5^o Toutes les initiatives ayant pour but, l'hygiène, la santé, et les avantages matériels et moraux des membres et de leur famille.

Les Amis du Grandvaux ont essayé de retrouver des photos, des témoignages, des affiches, des costumes, des décors du théâtre de nos villages pour réaliser une exposition itinérante qui accompagnera la tournée dans le Grandvaux de trois artistes de Hambourg qui viendront nous offrir un spectacle inédit intitulé : « Le roi Arthur et la roue étoilée »

Certains d'entre vous connaissent déjà Chantal et Tatjana. L'an dernier, elles sont venues interpréter des chants sacrés (grégoriens, médiévaux...) dans quelques églises du Grandvaux en se déplaçant à pied d'un endroit à l'autre. Elles reviennent cet été avec Stephanie. Une troisième voix s'ajoute à Stella Maris pour chanter dans d'autres églises grandvallières.

Mais ce n'est pas tout ! Tatjana a composé des musiques, réalisé des marionnettes et le décor d'un spectacle de son imagination pendant l'hiver. Un travail artisanal à la manière des premières troupes de théâtre, qu'elle veut nous faire découvrir avec ses amies sur une scène ambulante tirée par des chevaux d'un village à l'autre.

La scène a été réalisée par une équipe de Grandvalliers impatients de la voir servir en plein air. Les Amis du Grandvaux endosseront les costumes de scène d'époque conservés par Ginette Guy qui en a réalisé beaucoup.

Amis marcheurs : vous êtes invités à partager le voyage à côté de ce convoi hétéroclite pour un spectacle étonnant à ne pas manquer ! (cf lieux et dates en dernière page)

Artistes en voyage au pas des chevaux :
sur les chemins du Grandvaux du 22 au 26 Juillet 2009

STELLA MARIS



CHANT SACRE
grégorien
médiéval
Hild. von Bingen

Mercredi 22 Juillet 20h30

Eglise de Fort du Plasne

Jeudi 23 Juillet 20h30

Eglise de La Chaux du Dombief

Samedi 25 Juillet 20h30

Eglise de Saint-Pierre

CHANT
Chantal Elisabeth Meury
Tatjana Geraldine Großkopf
Stephanie Peters

Le Roi Arthur & la roue étoilée

théâtre, marionnettes, musique
spectacle donné en plein air
sur une scène ambulante

Jeudi 23 Juillet 17h00

La Chaux du Dombief
Parking du Pic de l'Aigle

Dimanche 26 Juillet 20h30

Les Piards

*Par mauvais temps,
repli dans une salle*

Une création en français
de la Cie "Passelande"
(Hambourg)

ENTRÉE LIBRE